

La classe de 4^{ème} 3 et M. Dumoulin présentent:

« Au départ,
on devait aller
à ZANZIBAR...

... et

c'est parti

en steack !!! »

Voici les élèves de 4^{ème} 3, qui ont participé à l'écriture de ce livre :

ALLEGAERT Niko

BASQUIN Loanne

CAUDRELIER Lucas

CAUDRELIER Madison

CORNILLE Brian

DEKENS Noän

DELVALLEE Amandine

DELVALLEE Clara

GARA Enrik

HOURDIN Antoine

LASSELLE Marion

LEMAIRE Pierre

MERESSE Valentin

OWCZARCZAK Lorie

PAGNIEZ Maud

PILARD Sarah

POULAIN Théo

RENAUD Clément

STOOP Romaric

THOMASSE Corentin

TONDEUR Miranda

TONDEUR Pacey

VINCHON Appoline

AVANT-PROPOS

Ami lecteur, tu trouveras dans cette nouvelle plusieurs phrases d'auteurs célèbres en plus des nôtres. Cette nouvelle est un patchwork. L'idée étant que la qualité ne s'obtient pas en se limitant à soi-même, mais au contraire en s'ouvrant au maximum à ce que les autres offrent de meilleur, les emprunts sont multiples. Voici les principaux :

Sylvain Tesson, « Une Evidence » et « Les Naufragés de l'E 19 » ;

Tahar Ben Jelloun, « Le Clandestin » ;

Martin Luther King, « I have a dream » et « Lettre » ;

Omar Khayyam, « Quatrains » ;

William Shakespeare, « Le Marchand de Venise » ;

Henri Michaux, « Le Grand Combat » ;

Jacques Prévert, « Barbara » et « Le Temps perdu » ;

Abdellatif Laabi, « J'atteste » ;

Corneille, « Le Cid » ;

Edmond Rostand, « Cyrano de Bergerac » ;

Boris Vian, « Le Déserteur » ;

Arthur Rimbaud, « Le Dormeur du Val », « Le Bateau Ivre », « Roman » ;

Thoreau, « Plaidoyer pour John Brown » ;

Charlie Chaplin, « Le Dictateur » ;

Victor Hugo ; « L'Homme qui rit », « les Misérables », « Claude Gueux » ;

Gustave Flaubert, « Salammbô » ;

Nicolas Bouvier, « L'Usage du Monde » ;

Kafka, « La Métamorphose » ;

Cros, « Tsigane » ;

Matheson, « Duel » ;

Luis Sepulveda, « Venez voir le sang dans les rues » ;

Blaise Cendrars, « La Prose du Transsibérien » ;

Mais aussi : la BD de Zep sur Titeuf en Syrie, John Lennon, Julos Beaucarne, Lamartine, Georges Perec, Malala, Nelson Mandela, Mac Orlan, Guy de Maupassant, Emile Zola, Paul Verlaine, Guillaume Apollinaire, Jean-Jacques Goldman, Fréro Delavega...

Démarche : lorsque les élèves proposent une idée, le professeur va chercher un texte sur ce thème, et on le modifie pour l'intégrer dans le roman.

Exemples :

Ils parlent d'une femme dans la guerre ? Le professeur va chercher « Barbara », de Prévert.

Ils parlent d'un baiser ? Le professeur va chercher des poèmes d'Edmond Rostand et Paul Verlaine...

Ils parlent d'un procès ? Le professeur fournit le plaidoyer de Thoreau.

De cafard ? « La Métamorphose » de Kafka.

De terrorisme ? Le récit de Malala.

D'un combat ? Le texte de Michaux.

D'une poursuite ? La nouvelle « Duel ».

D'un attentat ? La chanson « Imagine ».

D'un meurtre en prison ? « Claude Gueux ».

D'immigration ? La BD Titeuf de Zep.

De torture ? Le roman « Salammbô », de Flaubert.

D'une amitié ? Les « Misérables », de Hugo.

De religion ? Le poème d'Abdellatif Laabi.

D'une pirogue ? « Le Bateau Ivre », de Rimbaud.

De racisme ? « Le Dictateur » de Chaplin.

De mort ? « Le Dormeur du Val », de Rimbaud.

De deuil ? Un texte de Julos Beaucarne.

De fraternité ? Un discours de Mandela.

BONNE LECTURE !

TABLE DES MATIERES

Mardi premier septembre 2015.....	7
Le texte qui a changé nos vies.....	7
- TOUS A ZANZIBAR ?!	8
Les voyageurs ont peur de partir.	9
LE SOIR.....	10
LE CAMBRIOLAGE	11
On arrive au Cateau-Cambrésis.....	11
Nos voyageurs sont surexcités, heureux de partir.....	11
Sur la portière.....	12
COMPOSITION DES CAMPING-CARS	13
Attention, un arbre !	13
MACDO	14
le rap de Zanzibar,	14
nous z'avons z'imaginé.....	16
TELEPHONES.....	16
LA VOIX DU NORD	18
LE CAMPING-CAR NUMERO 2	18
On s'arrête à une pharmacie, car Miniwa était malade.....	18
LE PEAGE.....	18
Un pneu crève.	19
Philippe a envie de danser la samba,	19
Philippe entend une sirène de police.....	20
LE CAMPING-CAR NUMERO 3	20
Le propriétaire des camping-cars a réussi à localiser les voyageurs,.....	20
CAUCHEMARS.....	21
Le Tsigane	22
Coralie et Soufiane ne se supportent pas.	23
Bien sûr, on s'attendait à trouver les flics sur notre chemin,	23
LE CAMPING-CAR NUMERO 4	24
Jean-Pierre s'intéresse à l'une des langues parlées à Zanzibar, le swahili.....	24
Léa raconte le cancer de sa sœur :.....	24
666 XL 59	25
« LE FESTIN DES CLANDESTINS.....	25

Youri explique comment il a commencé à convoier des migrants.	26
Le Marocain prit la parole.	27
DANS L'ONDE ET L'OMBRE	29
Le Sénégalais expliqua son rêve.....	31
Youri transporte aussi un migrant afghan, Oussama.....	32
Un migrant n'a-t-il pas des yeux ?.....	35
TON-ENNEMI-MORTEL@GMAIL.COM	35
La route	36
EN SYRIE.....	37
Deux malheurs mêlés font du bonheur.....	39
Aïcha chante.....	40
ANDERS BREIVIK CONTRE MAULANA FAZLULLAH	40
MICHEL LE GARDE-FRONTIERE	41
MICHEL DESERTE	43
Le baiser de Safiria	45
« À UNE JEUNE ARABE.....	47
Safiria chanta.....	48
Nos voyageurs arrivent à Jérusalem.	50
PIOTR POURSUIT BREIVIK.....	51
PALOMA SAUTE SUR UN ZEBRE	54
LE CAMPING-CAR NUMERO 1	55
LE MIGRANT	55
LA FOI	56
LA PIROGUE IVRE.....	56
LE PROCES DE MICHEL.....	59
LES DISCOURS DE JULIAN	64
COUP DE FEU	69
LE REVE DE TORTURE	73
JULIAN RENCONTRE MALALA.....	75
LE PRISONNIER CLAUDE TUE BREIVIK.....	77
LA TRAVERSEE DE L EGYPTTE	79
IMAGINE	83
AIDER.....	84
Vingt-sept années passèrent.....	85

Mardi premier septembre 2015

Huit heures.

Devant la grille du collège, les élèves soudain s'arrêtent.

Le beau temps les a tirés par la veste.

Et comme ils se retournent et regardent le soleil, tout rouge, tout rond, souriant dans son ciel de plomb, ils clignent de l'œil familièrement :

« Dis donc, camarade Soleil, tu ne trouves pas que c'est plutôt con de donner une journée pareille à un patron ? »

Résignés, ils entrent dans l'établissement.

Là, ils assistent à un cours de français, au cours duquel ils lisent ce texte : qui va changer leur vie.

Le texte qui a changé nos vies

DE LA DIFFICULTÉ QU'IL Y A À IMAGINER UNE CITÉ IDÉALE,
par Georges Perec

« Je n'aimerais pas vivre en Amérique mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre à la belle étoile mais parfois si
J'aimerais bien vivre dans le cinquième mais parfois non
Je n'aimerais pas vivre dans un donjon mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre d'expédients mais parfois si
J'aime bien vivre en France mais parfois non
J'aimerais bien vivre dans le Grand Nord mais pas trop longtemps
Je n'aimerais pas vivre dans un hameau mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre à Issoudun mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre sur une jonque mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre dans un ksar mais parfois si
J'aurais bien aimé aller sur la Lune mais c'est un peu tard
Je n'aimerais pas vivre dans un monastère mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre au « Negresco » mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre en Orient mais parfois si
J'aime bien vivre à Paris mais parfois non
Je n'aimerais pas vivre au Québec mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre sur un récif mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre dans un sous-marin mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre dans une tour mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre avec Ursula Andress mais parfois si
J'aimerais vivre vieux mais parfois non
Je n'aimerais pas vivre dans un wigwam mais parfois si
J'aimerais bien vivre à Xanadu mais même, pas pour toujours

Je n'aimerais pas vivre dans l'Yonne mais parfois si
Je n'aimerais pas que nous vivions tous à Zanzibar mais parfois si... »

que nous vivions tous à Zanzibar
que nous vivions tous à Zanzibar

que NOUS vivions
TOUS
à Zanzibar

- TOUS A ZANZIBAR ?!

Au départ, cette histoire, c'est du hasard.
Ils parlaient de Zanzibar...

On était le jeudi 3 septembre 2015, et c'était le premier cours des 3^e11 avec leur professeur de français, un certain Philippe Dubois.

Philippe Dubois ne savait pas que ce serait également le dernier cours de sa vie, ni que cette classe allait changer le cours de mon existence.

Il leur avait lu un poème de Georges Perec, « De la difficulté qu'il y a à imaginer une cité idéale », qui se terminait ainsi :

« Je n'aimerais pas que nous vivions tous à Zanzibar, mais parfois si »

Il a commenté le dernier vers :

« Vous comprenez, pour Georges Perec, la cité idéale n'est ni en France, ni en Amérique. C'est Zanzibar, un mot qui fait rêver. Beau comme on n'imagine pas... Et pourquoi ? Parce que là-bas, nous vivons tous ensemble, ensemble, et c'est l'essentiel : la fraternité... »

Jusqu'ici, tout était normal : il faisait son boulot de prof de français, comme d'habitude.

Mais tout a dérapé lorsqu'un élève, du fond, a lancé :

- D'accord, monsieur. Et si on se barrait, tous, là-bas ?
- Où ça ? A Zanzibar ?
- Oui, à Zanzibar ! Là-bas.
- Oui, monsieur, ce serait génial !

Le cours commençait à partir en cacahuète. Philippe Dubois a réagi :

- Arrêtons de plaisanter, soyons sérieux !
- Mais je suis sérieux, monsieur, à cent pour cent ! C'est complètement mort, ici. On va s'ennuyer toute l'année...
- C'est vrai, monsieur !

Philippe Dubois a essayé de les arrêter :

- Mais allez-y, si vous en avez envie ! Pourquoi pas ? Moi, je resterai là, à préparer vos camarades au devoir commun qui est prévu en octobre...

- Ah non, monsieur ! Pas question !
- Comment ça, pas question ?
- Georges Perec est catégorique : il faut qu'on y aille tous, ensemble ! Relisez, ligne 26 : « ...que nous vivions tous à Zanzibar... » TOUS !
- Eh bien, que vos camarades vous accompagnent ! Vous avez ma bénédiction !
- Mais bien sûr que toute la classe partira, monsieur !
- Et vous aussi, vous devez venir, monsieur. C'est marqué dans le dernier vers : « tous ». Et « tous », c'est « tous », ça veut dire vous aussi.

Et là, au lieu de leur dire : « sortez une copie, on va faire une dictée », Philippe Dubois a réfléchi.

Il adore voyager. Alors il a pris une profonde inspiration...

- Ok. On part quand ?
- Cette nuit, monsieur.
- Ok, ok... Et, petit détail... on y va comment ? En avion ? En bateau ?
- En camping-car. J'ai toujours rêvé d'avoir un camping-car !
- Tu te moques de moi ?
- Non, monsieur. Vous connaissez l'entreprise qui vend des camping-cars, près de Cambrai, vous passez devant tous les jours. A minuit, on fracture la porte. On « emprunte » cinq ou six véhicules, et on trace. Droit vers le sud. Quand le propriétaire se rendra compte du vol le lendemain matin, on sera loin.
- Mais vous n'avez pas votre permis ! Vous ne savez même pas conduire !
- Si, on sait conduire. J'ai 17 ans, et j'ai pris des cours dans une auto-école, pour faire la conduite accompagnée. Et mes copains aussi. C'est vrai qu'on n'a pas encore le permis, mais ce n'est qu'un détail sans importance. Faudra juste éviter que les flics nous rattrapent.

Voilà comment tout a commencé.

Nos voyageurs avaient envie de partir...

Même s'ils avaient aussi un peu peur...

Les voyageurs ont peur de partir.

Peur :

de la réaction des parents,
 de ne pas revenir,
 de devoir revenir,
 des serpents,
 des chiens errants,
 des araignées,
 des souris,
 de se perdre,
 de la panne,
 de la maladie,
 de la prison,
 de la crevaisson,

des lions,
des crocodiles,
d'un tueur en série,
de l'accident,
de la faim,
de la soif,
de rencontrer un pédophile,
de la police,
des douaniers,
de ne plus avoir d'argent,
de ne plus avoir de réseau,
de s'ennuyer,
de ne pas s'entendre,
de se disputer,
de ne pas aimer Zanzibar,
qu'il y ait un coup d'état,
qu'il y ait un tsunami,
qu'il y ait un tremblement de terre,
de la mort,
des fantômes,
et des zombies.

Ah, et puis Joaquim a peur du noir.

Mais malgré tout :

- On part quand même !

Comme l'a dit le grand Arthur Rimbaud (un autre adolescent voyageur !) :

« On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
Un beau soir, foin des cours ! On s'en va en balade.
On veut vivre, et très vite ! On ne perd pas son temps,
On « emprunte » un camp'car... On part en promenade. »

LE SOIR

Le soir arriva, et comme prévu, nous nous retrouvons devant l'entreprise.
Derrière la vitrine, les camping-cars nous appellent !
On est venus en vélo.

Il y a là **Miniwa**. Elle a raconté à ses parents qu'elle partait juste une semaine en Angleterre, avec la classe. Mais s'ils savaient réellement !...

LE CAMBRIOLAGE

Comment entrer ? La brute de la classe, **Arthur**, veut casser la grande véranda. Il dit :

- De toute façon, nous n'avons pas le choix, c'est la seule solution pour sortir les véhicules. Nous escaladons la grille et ramassons tous des pierres. Et nous faisons feu ! Même le prof ! La vitrine du hall d'exposition se brisera en cent millions de morceaux.

Mais **Frédéric** n'est pas d'accord :

- Attends, mongol ! J'ai un téléphone avec lequel je peux pirater tout ce que je veux ! Laisse-moi faire.

En quelques minutes, Frédéric arrive à désactiver l'alarme, et à ouvrir les portes. De même, il trouve le code du coffre-fort, et met la main sur cinquante mille euros.

Nous nous répartissons dans les camping-cars, et nous démarrons sans perdre de temps.

On est contents. Entre amis.

- J'ai pris un GPS !
- Nickel !
- Moi, j'ai apporté de la nourriture.
- Moi aussi.
- Idem.
- Pareil.
- Moi, j'ai emprunté la carte bleue de ma mère. Je connais le code, elle me fait confiance.

On s'est répartis dans les véhicules, et en route. Sous la pluie, dans la tempête.

On démarre. Direction Zanzibar. On passe Caudry.

On arrive au Cateau-Cambrésis

Philippe explique ;

- D'habitude, c'est ici que je ralentis, pour rouler à moins de 90 km/h quand j'arrive à la hauteur du radar... Mais pas aujourd'hui ! On accélère ! 100... 110... 120... 130... 140... 150... Allez, faites une grimace pour la photo !

FLASH !

Nos voyageurs sont surexcités, heureux de partir.

- Adios, pap's !
- Adios, mam's !
- Tous ensemble !
- Moi aussi, je suis trop contente de partir !
- J'ai hâte d'arriver en Zizanie !
- On dit la Tanzanie, espèce de cruche !
- Vive Zanzibar !

- Zanzibar, on s’y barre !
- On est débrouillards !
- On est des stars !
- On va se taper des barres !
- C’est une aventure de barbares !
- Comme dans « Avatar » !
-

Le prof se lève, et dit :

- Je vais vous parler un peu de littérature... Arthur Rimbaud a écrit un poème qui...
- STOP ! Vous rigolez, là, m’sieur ?
- Non, je suis sérieux. Je...
- On fauche des camping-cars, on part à Zanzibar, et vous voulez nous faire cours ?
- Oui, je...
- On vous a pris avec nous, mais ce n’est pas pour que vous nous fassiez cours et que vous nous cassiez les pieds ! N’est-ce pas, les amis ?
- Oui !!!!!

Sur la portière

Philippe Dubois raconte :

- Cette histoire de voyage me rappelle un certain Nicolas Bouvier, qui a aussi réalisé un périple en voiture... Il avait une petite Fiat, dans les années 1950... Et il avait écrit quelque chose sur la portière de sa bagnole !
- Ah bon ? Et qu’est-ce qu’il avait écrit ?
- Un quatrain de Hafiz, un poète persan :

*« Même si l’abri de ta nuit est peu sûr,
Et ton but encore lointain,
sache qu’il n’existe pas de chemin sans terme,
Ne sois pas triste. »*

Nicolas Bouvier a expliqué que cette inscription lui a servi de Sésame ! Elle lui a ouvert toutes les portes !

- Bonne idée, monsieur ! On fait pareil !

Aussitôt, les élèves s’emparent d’un pinceau et d’un pot de peinture qui traînaient là, et ils écrivent sur la porte de leurs véhicules :

CAMPING – CAR 1 : “LE ZANZIBAR – EXPRESS”

CAMPING – CAR 2 : “VIVE LES 3EME 11”

CAMPING – CAR 3 : “RESPECT DES DIFFERENCES”

CAMPING – CAR 4 : “LIBERTE”

COMPOSITION DES CAMPING-CARS

LE CAMPING-CAR NUMERO 1

Anthony, Frédéric, Julie, Olivia

LE CAMPING-CAR NUMERO 2

Miniwa, Philippe, Dylan, Thomas

LE CAMPING-CAR NUMERO 3

Soufiane, Coralie, Joaquim, Jean-Kévin

LE CAMPING-CAR NUMERO 4

Arthur, Jean-Pierre, Léa, Paloma

Après une centaine de kilomètres sous la pluie, premier problème.

Attention, un arbre !

La tempête qui s’abat sur nous depuis quelques heures avait déraciné un immense chêne, couché en travers de la route.

- On est obligé de faire demi-tour. Pas moyen de passer !
- Non, pas question !! Il FAUT passer !
- Mais comment faire ?
- Si on y va tous ensemble, on a une chance de bouger ce truc. Allons-y ! Tous ensemble !
- Comme dans cette émission de TF1, dans laquelle des bénévoles rénovent une maison en trois jours ?
- Exactement ! Au boulot...
-
- Toute la classe s’y mit.
- C’est trop lourd !
- Tais-toi et pousse !
- Allez, à « trois ». Un... Deux... TROIS !
-

Miracle.

Le tronc bouge.

Oh, il n'était pas complètement écarté, mais suffisamment en tout cas pour laisser passer les camp', dans lesquels on remonta pour reprendre la route.

L'effort nous a donné faim. On décide de s'arrêter au Mac Donald's.

MACDO

- Alors, pour moi, je vais prendre un royal cheese avec une frite, du coca, et en dessert un very parfait au chocolat.
- Pour moi, ça sera un big mac et une moyenne frite, avec du ice-tea. Et en dessert, je vais prendre un Mac Fleury.
- Pour moi, un wrap poulet crudités sauce ketchup, avec des frites et du coca.

Le repas se passa dans la bonne humeur du midi.

Dylan, le pitre, a dit à Thomas, qui buvait son coca :

- Tu sais quoi ? Quand Mario brosse... Mickey mousse !

Thomas a éclaté de rire, et a recraché son coca sur le prof, qui était en face.

Tout le monde est parti dans un fou rire nerveux.

On s'est tous mis à imaginer

le rap de Zanzibar,

et voici ce qu'on a imaginé :

« On se barre à Zanzibar,
en camping-car
On en a marre,
de ce cauchemar,
On a le cafard,
alors on se barre,
Loin des connards,
des salopards,
Sortir de ce traquenard,
On se la joue lascars,
on file comme des jaguars,
On veut Zanzibar,
goûter ce nectar,
On ne ralentira pas devant les radars,
C'est déjà presque trop tard,

on en a trop marre,
On veut vivre comme des stars,
accoudés au bar,
Peinard,
loin des ringards
et des gyrophares,
C'est le départ
pour nulle part,
On a un rencart
avec le hasard,
Ce sera plus dur que Fort Boyard,
Je suis bavard,
mais je ne raconte pas de bobards,
On s'enfuit comme des bagnards,
à travers le blizzard,
le brouillard,
mais la plupart de mes potes sont débrouillards,
Je ne suis qu'un fuyard hagard,
Mais il n'y a pas de lézard,
je file come un léopard,
Comme Popeye, j'ai mangé plein d'épinards,
Je ne suis pas un trouillard,
mais plutôt un veinard,
Je pars avec ma guitare,
comme un barbare,
Ignare mais hilare,
loin de la mare aux canards,
Je largue les amarres,
prêt pour la bagarre,
J'ai un poignard dans mon bazar,
Tu trouves que mon tintamarre est bizarre ?
Mais tu vas devoir t'apercevoir
que ton regard fuit les miroirs,
et un matin, plein d'espoir,
tu fauches un camping-car,
tu remplis le réservoir,
direction Zanzibar,
On vivra en slibard,
du matin au soir,
Nous aimerons des Noirs,
et, neuf mois plus tard,
Nous serons les parents d'un sublime bâtard !
mon histoire te paraît dérisoire ?
ou bien bizarre ?
Voire !
On quitte ce territoire,
Et c'est déjà une victoire...
Bonsoir ! »

Après,

nous z'avons z'imaginé

ce petit poème :

Zanzibar, parce que je veux voir des
Zèbres, et pas dans un
Zoo, je veux tout reprendre à
Zéro, je veux rencontrer des
Zigotos, je veux voir le soleil à son
Zénith, je veux aller
Zieuter l'Afrique, marre de vivre comme un
Zombi, marre de leur société trop
Zarbie, de cette
Zizanie, je veux sortir de la
Zone euro, je veux dire
Zut à mes parents et au collège, je suis devenu
Zinzin, et si Daesh essaie de me
Zigouiller, je survivrai en faisant des
Zigzags ! Et je signe comme
Zorro, à la pointe de l'épée, d'un
« Z » qui veut dire
Zanzibar !

On a repris la route.

On a décidé de se séparer.

On se retrouverait à Zanzibar.

TELEPHONES

En Angleterre, au London Hotel, le téléphone sonne.

Le réceptionniste décroche :

- London Hotel, what can I do for you ?
- Bonjour monsieur, je suis the mother de Miniwa... Je suis bien à l'hôtel qui accueille les élèves français from le Cateau-Cambrésis ?
- Sorry, madame, nous n'avons pas de clients français en ce moment.
- Mais si, voyons ! One classe emmenée par mister Dubois ! The John Rostand College !
- Désolé, madame, vous faites erreur.

- Ah non ! C'est ma daughter elle-même qui m'a donné your coordonnées. A moins que... Oh la petite peste ! Elle aurait fugué ! Oh ! la traîtresse ! Chéri ! Viens vite ! Chéri ! Notre Miniwa fait une fugue !

*

Au collège Jean Rostand, dans le bureau du principal, le téléphone sonne.

Le principal, monsieur Frecel, décroche.
C'est la mère de Miniwa qui l'appelle :

- Allô, monsieur Frecel ! Ma fille n'est pas en Angleterre ! Où est-elle ? Rendez-la moi !
- Calmez-vous, madame... Dans la salle de Philippe Dubois, j'ai retrouvé la photocopie d'un poème de Perec, où il est question de Zanzibar... Cela m'a mis la puce à l'oreille... J'ai téléphoné à la bibliothèque de Cambrai, et monsieur Dubois y a justement emprunté un guide de voyage... Devinez de quelle région ? Bingo, c'est Zanzibar... A l'heure qu'il est, votre fille doit être dans un camping-car qui roule vers l'Afrique orientale !
- Quoi ? Ma fille en Tanzanie ? Chéri, prends deux billets d'avion pour Zanzibar ! On va chercher la gamine !

*

Dans le camp', le téléphone sonne.

Miniwa voit que c'est sa mère qui l'appelle. Elle s'enferme dans les toilettes du camp' pour décrocher.

- Allô... maman ?
- Tu te moques de moi ? Fille indigne ! menteuse !
- Ecoute, maman...
- Je suis trahie par mon propre enfant, par la chair de ma chair ! Rentre à la maison direct ! Tu te prends pour qui ? Délinquante !
- Maman, je...
- Non mais ça va pas la tête ? Zanzibar ? C'est n'importe quoi ! Je me suis inquiétée, tu n'imagines pas ! Je vais botter les fesses de ton prof ! Passe-moi Dubois tout de...
- Au revoir, maman.
- Non, ne raccroche...
- Au revoir.

Miniwa sort des toilettes, les larmes aux yeux.

Le prof lui demande :

- Il y a quelque chose qui ne va pas, Miniwa ?

*

- Allô, Dubois ? C'est votre principal !
Où êtes-vous ? Rentrez tout de suite avec les élèves, ou bien vous êtes viré !
- Cause toujours !
Philippe lança son téléphone par la fenêtre.
- Allô ? Dubois ? Dubois ! ...
Un camion hollandais de seize tonnes écrasa l'appareil.

Un article paraît dans le journal :

LA VOIX DU NORD

Vendredi 4 septembre 2015.

« UNE CLASSE VOLE DES CAMPING-CARS ET FUGUE !

Durant la nuit, cinq camping-cars ont été dérobés dans le hangar de l'entreprise Lestring. Il semblerait que ce vol soit l'œuvre d'une classe de troisième qui a complètement disparu du collège Jean Rostand, au Cateau-Cambrésis. D'après le principal, ils ont décidé d'aller à Zanzibar.

La police est mobilisée. »

LE CAMPING-CAR NUMERO 2

Miniwa, Philippe, Dylan, Thomas

On s'arrête à une pharmacie, car Miniwa était malade.

Dylan et Thomas l'accompagnèrent dans la boutique. Une télé fonctionnait. Les voyageurs furent accueillis par une vendeuse.

- Bonjour, en quoi puis-je vous aider ?
- J'ai mal à la tête... Et au ventre...
- Je vais vous donner des Dolipranes.

La télé s'invita dans la conversation :

- Bonjour. Nous interrompons ce programme pour un flash spécial d'information. Une classe d'élèves de troisième a disparu aujourd'hui, au Cateau-Cambrésis. Il semble que les adolescents aient fugué à bord de plusieurs camping-cars dérobés près de Cambrai. Voici leurs photos. Si vous les apercevez, téléphonez à ce numéro...

Les yeux de la pharmacienne allaient de la télé aux visages de ses clients, et elle fit le rapprochement.

- C'est vous !

Déjà, nos voyageurs couraient vers leur camp' et démarraient.

La pharmacienne composait sur son téléphone le numéro de la gendarmerie.

LE PEAGE

Thomas conduisait. Il ralentit.

- On arrive au péage ! Passe-moi du liquide, Miniwa !
- Je n'ai pas d'argent !
- Thomas ?
- Moi non plus !
- Philippe ?
- Moi non plus !
- OK, j'ai compris... Alors, j'accélère !

L'employé du péage fut d'abord surpris de voir que ce camping-car ne ralentissait pas.

Il s'évanouit quand le véhicule percuta la barrière à 150 km/h, faisant voler en éclat le plastique.

Plus loin, c'est le drame :

Un pneu crève.

Dylan parvient à grand peine à immobiliser le camp' sur la bande d'arrêt d'urgence. Il sort, ouvre le coffre, et se rend compte qu'il n'a pas de roue de secours. Il faut aller à pied à la prochaine station service. Thomas l'y accompagne.

Arrivés là-bas, Dylan grimace :

- Mince, j'ai oublié mon portefeuille dans le camp'.
- Oh, le vieux plan pour que ce soit moi qui paie... Tu as de la chance, j'ai vingt euros.
- Seulement ? Regarde les prix, ce n'est pas avec tes vingt balles qu'on va trouver une roue. Bon, on n'a pas le choix : je vais vendre ma montre.

Une fois revenus au camp', Dylan remplace le pneu crevé par la roue neuve qu'il vient d'acheter.

- Allez, on repart.

Philippe a envie de danser la samba,

tellement il est heureux de partir.

L'un de ceux qu'il devrait appeler ses « élèves » était au volant.

- Mais, monsieur, dit-il l'air désesparé, Zanzibar, c'est loin de ma famille et de mes amis !
- Mais ils sont là, regarde, parmi nous. Nous sommes comme une famille.
- Une famille ?
- Oui, oui, une grande famille !
- Mais... Et ma copine, m'sieur ?
- Eh bien, où est-elle, ta copine ?
- En ce moment, elle est... au Brésil !
- Alors vas-y !
- Sérieux ?
- Evidemment !
- Merci, m'sieur !
- Mais il n'y a pas de quoi, mon gars, tu es libre, tu fais ce que tu veux !

On a déposé **ce jeune Roméo** près d'un aéroport, pour qu'il rejoigne sa Juliette de l'autre côté de l'Atlantique.

Quelques jours plus tard, il faisait parvenir ce message à ses camarades :

« Salut, je suis bien arrivé. J'ai croisé dans les favelas de jeunes footballeurs. Ils m'ont invité à jouer, avec beaucoup d'entrain. La partie a commencé, et elle ne finira jamais ! »

Les camping-cars se rapprochent de Zanzibar... Lorsque tout à coup :

Philippe entend une sirène de police.

- Les flics !

Il regarde dans le rétroviseur, et voit la voiture au gyrophare.

Celle-ci se porte à sa hauteur, et lui ordonne de s'arrêter.

Philippe immobilise le camping-car sur la bande d'arrêt d'urgence.

Le policier descend de son véhicule, et s'avance jusqu'à la fenêtre baissée du camp'.

- Bonjour monsieur, police nationale. Donnez-moi votre permis, et les papiers du véhicule.
- Mais bien sûr, monsieur l'agent... Une seconde, ils sont dans la boîte à gants...

Très vite, Philippe enclenche la première. Il enfonce la pédale d'accélérateur. Le moteur rugit, et le camp' s'élance dans un crissement de pneus.

- Arrêtez-vous, ou je tire !

Le policier met sa menace à exécution. Il dégaine, vise et presse la gâchette, à trois reprises.

Le pneu arrière droit explose, et le véhicule devient incontrôlable.

Il quitte la route en zigzaguant, effectue plusieurs tonneaux et percute violemment un arbre.

Miniwa et Philippe ont juste le temps de grimper dans le camping-car de leurs amis.

Dylan et Thomas sont arrêtés par la police.

LE CAMPING-CAR NUMERO 3

Soufiane, Coralie, Joaquim, Jean-Kévin

Le propriétaire des camping-cars a réussi à localiser les voyageurs,

et il nous a rattrapés.

Nous étions paniqués car il était juste derrière nous.

On lui a lancé le mini-frigo, la table, les chaises, pour le ralentir, mais il nous suivait toujours.

On a accéléré, et tourné dans une petite rue en espérant le semer, mais c'était une impasse et on a pilé.

Alors Jean-Kévin est descendu avec sa batte de base-ball. Il a cogné le proprio. Puis il a nettoyé la batte (il est très maniaque sur la propreté).

On a fait une marche arrière pour rejoindre la grand-route, et on est repartis. Dans la nuit. Vers Zanzibar et l'aube d'un nouveau monde.

CAUCHEMARS

Mais Joaquim a peur du noir.

Quand il dort dans le noir, il fait des cauchemars...

Ecoutez-le raconter :

« Nous arrivons dans un pays dont j'ignore le nom.

Tout est détruit...

J'aperçois quelqu'un au loin...

Je l'appelle :

- Hé, vous ! Qu'est-ce qui se passe ici ?

L'inconnu se retourne... C'est... c'est... un ZOMBIE ! Il vient nous manger ! C'est l'apocalypse ! Nous ne verrons jamais Zanzibar ! Jamais ! JAMAIS ! JA... »

- Oh, arrête de gueuler, Joaquim ! Et réveille-toi, ça fait vingt minutes que tu roupilles !
- Qu'est-ce que... ? Hein ? Ah, quel affreux cauchemar ! Donne-moi un verre d'eau...
- Raconte !
- Les zombies semaient la zizanie. Zorro est arrivé sur son zèbre pour zigouiller les zombies ! Il n'avait pas son cheval noir, mais un zèbre magnifique, noir et blanc, avec les rayures... je ne sais pas pourquoi j'ai rêvé de ce zèbre... Tu crois qu'on arrivera un jour à Zanzibar ?
- Tu sais, Zanzibar, c'est un drôle de bazar. C'est un peu comme une œuvre d'art. Il faut beaucoup d'espoir, il faut y croire, pour le voir. Et il faut le voir pour y croire...

Joaquim se rendort...

Quand il dort dans le noir, il fait des cauchemars...

- AU SECOURS ! AU SECOURS !
- Oh, arrête de gueuler, Joaquim ! Et réveille-toi, ça fait vingt minutes que tu roupilles !
- Qu'est-ce que... ? Hein ? Ah, encore un affreux cauchemar !
- Raconte !
- J'ai rêvé que j'étais dans mon lit, métamorphosé en un gros cafard !

J'étais couché sur le dos, un dos dur comme une cuirasse, et, en levant un peu la tête, je m'apercevais que j'avais un ventre brun, en forme de voûte, divisé par des nervures arquées.

La couverture était sur le point de tomber complètement, et mes pattes, pitoyablement minces pour mon gros corps, papillotaient devant mes yeux.

Je me demandais ce qui m'était arrivé...

Je voulais me rendormir encore un peu pour oublier toutes ces bêtises; mais c'était absolument impossible. J'ai l'habitude de dormir sur le côté droit, et je ne pouvais parvenir à adopter cette position. J'avais beau essayer de me jeter violemment sur le flanc, je revenais toujours sur le dos, avec un petit mouvement de balançoire...

Le Tsigane

Nos voyageurs rencontrent un tsigane :

- Bonjour à toi, frère tsigane !
- Bonjour à vous, les jeunes ! Qu'est-ce que vous faites dans ce camping-car ?
- On se barre, à Zanzibar !
- Et pourquoi là-bas ?
- Parce que là-bas, on pourra vivre tous ensemble ! C'est pour cette raison que nous partons aussi loin ! Comme toi, frère gitan !
- Ah non, les amis ! Zanzibar, c'est tout près ! C'est la porte à côté ! Moi je voyage beaucoup plus loin !
- Comment cela ?
- Vous serez arrivés dans quelques semaines. Moi, je voyagerai toute ma vie !
- Toute ta vie ?
- Oui. Je ne m'arrêterai jamais. Seulement avec la mort. Ecoutez ma chanson.

Là-dessus, il sortit son violon, et entonna :

« Dans la course effarée et sans but de ma vie,
Dédaigneux des chemins déjà frayés, trop longs,
J'ai franchi d'âpres monts, d'insidieux vallons.
Ma trace avant longtemps n'y sera pas suivie.

Sur le haut des sommets que nul prudent n'envie,
Les fins clochers, les lacs, frais miroirs, les champs blonds
Me parlent des pays trop tôt quittés. Allons,
Vite ! vite ! En avant. L'inconnu m'y convie.

Devant moi, le brouillard recouvre les bois noirs.

La musique entendue en de limpides soirs

Résonne dans ma tête au rythme de l'allure.

Le matin, je m'éveille aux grelots du départ,

En route ! Un vent nouveau baigne ma chevelure,

Et je vais, fier de n'être attendu nulle part. »

Il rangea son violon, et nos voyageurs lui dirent adieu.

Il leur lança :

- On se reverra peut-être plus loin, sur la route...

Coralie et Soufiane ne se supportent pas.

- Coucou ! Comment ça va ?
- Pas très bien.
- Pourquoi ?
- Parce que... tu es là !
- Alors on vient à peine de partir, et tu me dis ça ? On se connaît à peine ! Non mais arrête un peu ! Quel est ton problème ?
- Je ne t'aime pas. Pourquoi es-tu venu avec nous ? Tu n'as rien à faire ici !
- Ce voyage, on le fait exprès pour se parler un peu et apprendre à vivre tous ensemble, fraternellement ! Sans se disputer à chaque fois !
- Non, mais moi je ne veux jamais me réconcilier avec toi !
- Fais un effort, sinon on n'y arrivera jamais !

Bien sûr, on s'attendait à trouver les flics sur notre chemin,

prévenus par le propriétaire des véhicules.

Et ça n'a pas loupé, des gyrophares sont apparus dans le rétroviseur, et on a commencé à entendre les sirènes.

Soufiane a accéléré, pied au plancher... 140... 150... 160...

Il a dit : « Vol d'un véhicule, conduite sans permis... il faut qu'on leur échappe, sinon ils vont nous embarquer ! ».

Alors, il a pris des risques.

Et là, pas de chance, c'est l'accident, un accident très grave.

Dans un virage, il a pris une bordure.

Soufiane n'ira pas à Zanzibar.

Il est à l'hôpital, avec une côte cassée, et une amnésie.

Coralie regrette de s'être disputée avec lui. Mais il a tout oublié.

Joaquim et Jean-Kévin sont dans la même chambre que lui. Blessés légèrement.

LE CAMPING-CAR NUMERO 4

Arthur, Jean-Pierre, Léa, Paloma

Jean-Pierre s'intéresse à l'une des langues parlées à Zanzibar, le swahili.

Il s'intéresse surtout à une expression : « HAKOUNA MATATA ».

Traduction : « LA VIE EST BELLE »

Le matin, il chante gaiement : « Hakouna matata »

Le midi, il fredonne joyeusement : « Hakouna matata ».

Le soir, il gazouille jovialement : « Hakouna matata ».

La nuit, il continue facétieusement : « Hakouna matata ».

- Arrête, Jean-Pierre ! Par pitié ! Je t'en supplie !
- Mais pourquoi, les amis ? Hakouna matata ! La vie est belle !
- Oui, JP, elle est belle, mais... pas si tu hurles tout le temps « Hakouna matata » ! Surtout la nuit !
- Hakouna ma...
- ... oui, ta tata, on sait... Tu nous saoules, JP !

Léa raconte le cancer de sa sœur :

« J'avais une frangine... Elle s'appelait Lola. Elle a eu un cancer. Elle a commencé par faire quelques malaises... Elle avait mal à la tête... Et puis elle s'est mise à cracher du sang. Elle était toujours fatiguée. Mais elle souriait toujours... J'ai beaucoup prié, jusqu'à m'endormir. Quand je me suis réveillée, elle ne bougeait plus. C'était fini. Elle m'a laissé une lettre. La voici. »

Nous lisons :

« Prends soin de toi. Je t'aime. Ta Lola. »

Il y a la trace d'une larme sur la feuille...

Une larme de Lola, ou bien de Léa ? On n'ose pas lui poser la question.

Nos voyageurs arrivent à Lyon.

666 XL 59

Nos voyageurs garent leurs camping-cars sur le parking de l'aire d'autoroute, dans la zone des longs véhicules.

Philippe Dubois jette un coup d'œil aux camions garés là et s'écrie :

- Je reconnais cette plaque d'immatriculation !
- Qu'est-ce que vous dites, m'sieur ?
- 666 XL 59 ! C'est le camion de Piotr !
- Hein ? C'est qui, ce Piotr ?
- C'est un Jésus-Christ moderne ! J'ai lu un article sur lui, à Noël. Le papier était si original que je l'ai découpé et conservé. Tenez, lisez !

Il extirpe de son portefeuille une feuille froissée, sur laquelle on peut lire ceci :

« LE FESTIN DES CLANDESTINS

Par notre envoyé spécial, Sylvain Tesson

Le 24 décembre, Piotr conduisait son camion Volvo immatriculé 666 XL 59, emmenant une cargaison de meubles et de vaisselle de luxe. Après avoir dépassé Valenciennes, il a été bloqué par une tempête de neige. Au kilomètre 268 de l'E 19, entre les sorties 27 et 28, direction Anvers. Il a repéré un autre camion bloqué, qui transportait de la nourriture. Les deux routiers ont décidé d'installer les meubles, la vaisselle et la nourriture sur la bande d'arrêt d'urgence, pour offrir un festin aux automobilistes coincés par les conditions météo ! Mais le chasse-neige est arrivé, a dégagé la route, et tout le monde est reparti... Sauf Piotr, qui a téléphoné à son ami Youri. Ce vieux camarade transporte des migrants de façon clandestine, et les emmène à Sangatte, près de Calais. Lui et sa cargaison humaine ont été invités par Piotr, qui a offert à ces voyageurs illégaux un délicieux repas de fête. J'ai interviewé ce père Noël, ce Jésus moderne qui a partagé le pain et le vin avec les misérables d'aujourd'hui :

« La solitude est le passager clandestin de l'âme. Pour une fois, je ne convoyais pas des tonnes de soutiens-gorges portugais, ni des réveils chinois, mais des meubles et de la vaisselle de luxe : il fallait en profiter, et surtout en faire profiter les démunis. Rien ne vaut, pour se consoler du

sort, que de se montrer plus généreux que lui. Petits-fours frais, foies gras et crustacés, saumon fumé... Grâce à moi, au moins, ces clandestins ont passé la plus belle soirée de leur vie. Si j'avais eu des pirojki, j'en aurai offerts aux migrants. Avec Youri, on s'est souvent dit que l'amitié, c'est lorsqu'on ne pose pas de question. »

Les élèves de la 3^e11 se dirigent vers le camion immatriculé 666 XL 59, et font signe au chauffeur :

- Bonjour monsieur... Vous vous appelez bien Piotr ?
- Oui, c'est moi ! Bonjour, les jeunes.
- Super ! On peut avoir un autographe, s'il vous plaît ?
- Mais bien sûr ! Tenez !
- Qu'est-ce que vous faites par ici ?
- Oh, je transporte une cargaison de pâte à tartiner au chocolat, de monsieur Willy Wonka. Vous en voulez ?
- Oui ! Génial ! On adore ça ! Et votre copain Youri ?
- Il doit arriver d'une minute à l'autre, on s'est donné rendez-vous ici. Il transporte des migrants qui vont participer au banquet ! D'ailleurs, le voilà qui arrive !

Youri gare son camion, et en fait descendre les clandestins. Ils saluent Piotr, qui leur présente nos voyageurs et offre de la pâte à tartiner. Tous se ruent sur les pots, y enfoncent leur cuillère et commencent à déguster ce goûter surréaliste.

- Dis, Piotr, on se barre à Zanzibar. Est-ce que ça te dirait de venir avec nous ?
- Avec plaisir ! répond Piotr.

Youri explique comment il a commencé à convoier des migrants.

- Raconte-nous comment tu as commencé à convoier des migrants, Youri.
- Eh bien, voilà. Un jour, je roulais sur l'autoroute. J'ai actionné le clignotant pour m'arrêter sur la dernière aire de repos avant Calais. C'était un beau jour de juin, le plus long de l'année, et la chaleur était insupportable en cette fin de journée. J'ai décélééré, rétrogradé jusqu'en seconde et suis allé faire le plein de gazoil, ça aurait été con de tomber en panne. Puis j'ai garé le camion dans le secteur poids lourds. J'ai trouvé une place, serré le frein à main, coupé le contact, détaché ma ceinture. Et puis je suis sorti du bahut pour allumer une clope : même si elle est nocive, je préfère de beaucoup la fumée de la nicotine à celle des gaz d'échappement.
Je finissais tranquillement ma cigarette quand j'ai vu trois clandestins m'approcher. Ils avaient l'air de spectres, à bout de forces. Un homme, une femme, et une gamine, huit ans environ, jolie comme tout. J'ai commencé à discuter avec le mec, en anglais bien sûr (j'ai un assez bon niveau, même si je n'ai pas beaucoup bossé quand j'étais gosse !). Ils avaient faim, soif et chaud. Je leur ai donné des sandwiches (coup de chance pour eux, ils n'étaient pas au jambon), et de l'eau, fraîche : ma glacière était trop remplie pour moi seul.
Ils ont englouti ce repas improvisé, puis l'homme m'a expliqué qu'il fuyait la Syrie avec sa femme et leur fille. Leur maison avait été détruite. Tous leurs biens se résumaient à un sac à dos à moitié vide.
J'ai pensé à mon foyer. A mon épouse. Et à notre garçon. Il avait à peu près le même âge que la gosse. J'ai pensé aux Juifs en exode pendant la Seconde Guerre Mondiale, et

j'ai proposé : « Ecoutez... Je peux peut-être vous faire passer à Londres... Je veux bien essayer. »

L'homme me regardait comme si j'étais Allah en personne.

« Seulement, il faudrait que vous me donniez de l'argent. Je ne ferai pas ça gratuitement. Je risque d'être arrêté, de voir mon camion confisqué... »

Le Syrien m'a expliqué qu'il comprenait. Il ne lui restait que six cent euros. J'en ai demandé cinq cent.

Ils ont accepté - avaient-ils vraiment le choix ?

L'homme m'a donné la moitié de la somme : le reste me reviendrait lorsqu'ils seraient arrivés.

La femme, en larmes, m'a remercié en arabe, et leur fille répétait : « Choukrane ! Choukrane ! Merci ! ».

« Il n'y a pas de quoi, vraiment. Vous feriez sûrement la même chose pour moi. Je ne pourrais plus me regarder en face si je vous laissais là. »

Je leur ai promis que personne ne les découvrirait. J'avais confiance.

Quand la nuit est tombée, ils sont montés dans la remorque et j'ai refermé la porte sur leur espoir. J'ai regretté qu'ils ne soient pas plus nombreux. Je souriais, ça faisait vraiment du bien de faire une bonne action.

Tout s'est bien passé. Alors j'ai recommencé.

Youri transporte un Sénégalais et un Marocain, qui racontent leur périple.

Le Marocain prit la parole.

« Avant, on venait nous chercher. Pour travailler dans les mines du Nord, par exemple. L'important c'était le corps. Un corps en bonne santé, résistant et efficace. Un corps sans sentiments, sans émotions. Juste une force de travail.

Aujourd'hui, je marche vers l'Europe en me cachant. Au péril de ma vie. Une vie qui s'est tellement appauvrie qu'elle est devenue une douleur.

Et la mort est souvent sur le trajet. Le détroit de Gibraltar, lieu symbolique de la rencontre du Nord et du Sud, de l'Europe et de l'Afrique, est aujourd'hui un cimetière où beaucoup de mes frères humains perdent l'unique capital en leur possession : leur corps.

La mer était calme en cette nuit claire.

Je regardais le ciel étoilé, je cherchais mon étoile (étoile se dit « Nejma » en marocain).

Je cherchais Dieu dans cette nuit où il faisait à peine froid.

Je pensais à l'Espagne, dont on parlait beaucoup dans les cafés de Tanger.

Je n'ai pas eu de visa pour l'Espagne.

Comme des dizaines de Tangérois, J'avais passé des nuits à attendre l'ouverture des bureaux du consulat d'Espagne dont la façade, qui donne sur l'avenue du Marché aux boeufs, a été surélevée par des barreaux de fer à la pointe aussi tranchante qu'une baïonnette.

Le consulat s'était ainsi barricadé, de crainte de se voir un jour envahi par des demandeurs de visa en colère.

J'avais ravalé ma rage.

Je voulais partir travailler en règle; je n'avais d'autre ambition que de sortir de la misère et d'aller offrir mes bras dans n'importe quel chantier en Espagne où, m'a-t-on dit, la main-d'oeuvre est très demandée.

Je me disais qu'en partant seul, en étant propre, poli, droit, je trouverais bien un emploi.

Je n'arrivais plus à regarder le ciel. Trop de corps s'étaient entassés dans cette barque de pêcheur. Je parvins tout de même à dégager ma tête, sentant un coude s'enfoncer dans mes côtes, respirant mal, mais résistant parce que les lumières de la côte espagnole étaient de plus en plus scintillantes, de plus en plus proches.

Je repensais aux derniers jours et aux préparatifs avant le départ.

Ce fut mon cousin, garçon de café, qui me présenta à l'homme de l'embarcation, qui ne disait pas son nom, ne parlait si ce n'est pour réclamer, sans la moindre discussion, les sept cents dollars pour le passage.

La barque partait de la côte atlantique et devait lâcher sa cargaison humaine sur les plages d'Almería. Le tout prenait, d'après mon cousin rabatteur, cinq heures. Il disait: « une petite nuit sans sommeil et puis la liberté, le travail et le pognon! »

Je ramassai la somme requise en vendant des affaires dans le Socco Chico et en empruntant, au cousin notamment. Ce n'était pas un secret. Tout le monde à Béni Makada était au courant des barques de la nuit. On les appelait ainsi parce que personne ne les voyait de jour, mais on les imaginait peintes en noir pour se confondre avec la nuit et échapper aux gardes-côtes espagnols.

Lorsque j'arrivai en bas de la falaise, je crus qu'il y avait plusieurs départs tant la foule qui attendait était nombreuse. Plus tard, on saura qu'il y avait deux cents personnes. La barque paraissait toute petite. Elle ne cessait de rapetisser dans mon regard. Elle devenait minuscule, comme un jouet pour enfant. Je demandai : "Elle va nous contenir tous ?"

Je ne regardais plus le ciel mais les lumières d'Almería. Je me rappelais qu'on m'avait raconté comment mes ancêtres, il y a quelques siècles de cela, avaient conquis l'Espagne et comment ils avaient introduit dans ce pays une grande et belle culture. Je me souvenais aussi de l'époque où les Espagnols vivaient dans des quartiers populaires de Tanger et qu'on les appelait "pantalons reprisés". Ils n'apparaissaient pas comme des colons riches et dominateurs mais comme des gens du peuple modestes et sans prétention.

Me voilà en cette nuit en train de traverser le détroit de Gibraltar clandestinement, comme un vulgaire trafiquant, comme un voleur, comme un homme qui a perdu son étoile, comme un orphelin d'avenir à la mémoire creuse, sans grand éclat, sans grand espoir, avec juste un corps robuste prêt à faire les travaux durs que les Espagnols répugnent à faire.

Autour du cou, j'avais suspendu une pochette où j'avais mis mon passeport, l'argent et une photo de ma femme et de mes deux enfants.

Ma mère me donna en partant un petit Coran.

Je le pris, posai mes lèvres dessus et le plaçai sur mon sac. J'oubliai de le ranger en partant. Ma mère en le découvrant par terre a sûrement eu le pressentiment que son fils n'était plus protégé et que quelque chose de grave allait arriver. Elle ne dort probablement pas de la nuit.

Je vis un homme que je ne connaissais pas, mourir étouffé dans la panique lorsque la police des frontières projeta une lumière intense sur la malheureuse embarcation.

Un matin blême, on rapportera son corps à sa mère, enveloppé dans une bâche militaire.

Certains sautèrent par-dessus bord. D'autres furent écrasés dans la bousculade, piétinés puis jetés à la mer. La sirène de la vedette de police puis le haut-parleur hurlant avaient fini par provoquer un massacre. Une vingtaine de disparus — noyés ou en fuite — furent dénombrés. Les cent-soixante restants furent arrêtés puis livrés aux autorités marocaines. Le passeur sans nom était resté à terre à Tanger. Lui aussi a disparu.

Voilà comment je suis arrivé en Europe.

Depuis, j'imagine comment l'autre homme s'est noyé :

DANS L'ONDE ET L'OMBRE

Un homme à la mer !

Qu'importe! La barque ne s'arrête pas ! Le vent souffle, et cette barque n'a pas de temps à perdre.

L'homme disparaît, puis reparaît, il plonge et remonte à la surface, il appelle, il tend les bras, on ne l'entend pas ; les migrants sur la barque ne voient même plus l'homme submergé ; sa misérable tête n'est qu'un point dans l'énormité des vagues.

Il jette des cris désespérés dans les profondeurs. Quelle vision que cette barque qui s'en va! Il la regarde, il la regarde frénétiquement. Elle s'éloigne.

Il était là tout à l'heure, il était de l'équipage, avec les autres, il avait sa part de respiration et de soleil, il était un vivant. Maintenant, que s'est-il donc passé ? Il a glissé, il est tombé, c'est fini.

Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds que de la fuite et de l'écroulement.

Les flots déchirés et déchiquetés par le vent l'environnent hideusement, les roulis de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi ; chaque fois qu'il enfonce, il entrevoit des précipices pleins de nuit ; d'affreuses végétations inconnues le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à elles ; il sent qu'il devient abîme, il fait partie de l'écume, les flots se le jettent de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Il semble que toute cette eau soit de la haine.

Il lutte pourtant, il essaie de se défendre, il essaie de se soutenir, il fait effort, il nage. Lui, cette pauvre force tout de suite épuisée, il combat l'inépuisable.

Où donc est la barque? Là-bas. À peine visible dans les pâles ténèbres de l'horizon.

Les rafales soufflent ; toutes les écumes l'accablent. Il lève les yeux et ne voit que les lividités des nuages. Il assiste, agonisant, à l'immense démente de la mer. Il est supplicié par cette folie. Il entend des bruits étrangers à l'homme qui semblent venir d'au-delà de la terre et d'on ne sait quel dehors effrayant.

Il y a des oiseaux dans les nuées, de même qu'il y a des anges au-dessus des détresses humaines, mais que peuvent-ils pour lui ? Cela vole, chante et plane, et lui, il râle.

Il se sent enseveli à la fois par ces deux infinis, l'océan et le ciel; l'un est une tombe, l'autre est un linceul.

La nuit descend, voilà des heures qu'il nage, ses forces sont à bout ; cette barque, cette chose lointaine où il y avait des hommes, s'est effacé ; il est seul dans le formidable gouffre crépusculaire, il enfonce, il se roidit, il se tord, il sent au-dessous de lui les vagues monstres de l'invisible ; il appelle.

Il n'y a plus d'hommes. Où est Dieu ?

Il appelle. « Quelqu'un ! Quelqu'un ! »

Il appelle toujours. Rien à l'horizon. Rien au ciel.

Il implore l'étendue, la vague, l'algue, l'écueil ; cela est sourd. Il supplie la tempête ; la tempête imperturbable n'obéit qu'à l'infini.

Autour de lui, l'obscurité, la brume, la solitude, le tumulte orageux et inconscient, le plissement indéfini des eaux farouches. En lui l'horreur et la fatigue. Sous lui la chute. Pas de point d'appui. Il songe aux aventures ténébreuses du cadavre dans l'ombre illimitée. Le froid sans fond le paralyse. Ses mains se crispent et se ferment, et prennent du néant. Vents, nuées, tourbillons, étoiles inutiles ! Que faire ? Le désespéré s'abandonne, qui est las prend le parti de mourir, il se laisse faire, il se laisse aller, il lâche prise, et le voilà qui roule à jamais dans les profondeurs lugubres de l'engloutissement.

O marche implacable des sociétés humaines ! Pertes d'hommes et d'âmes chemin faisant !
Disparition sinistre du secours !

La mer, c'est l'immense misère dans laquelle l'Europe laisse le Tiers-Monde. »

Le Marocain remercia Youri de le transporter jusqu'à Calais.

Nos voyageurs écoutaient, en dégustant la pâte à tartiner généreusement offerte par Piotr.

Le Sénégalais expliqua son rêve.

« Le Noir n'est pas encore libre.

Le Noir vit encore sur l'île solitaire de la pauvreté, dans un vaste océan de prospérité matérielle.

Le Noir languit toujours dans les marches de la Terre et se trouve en exil.

C'est pourquoi j'ai fui mon pays. A cause de cette honteuse situation.

Tous les hommes, les Noirs, oui, aussi bien que les Blancs, devraient se voir garantir leurs droits inaliénables à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur.

Il est aujourd'hui évident que le monde a failli à sa promesse.

Nous ne pouvons croire qu'il n'y ait pas de quoi rendre tout le monde heureux dans les vastes coffres de la chance. Je veux les richesses de la liberté et la sécurité de la justice.

Il n'y aura plus ni repos ni tranquillité en ce monde tant que l'Afrique n'aura pas obtenu ses droits de citoyen.

Nombre de nos frères blancs ont compris que leur destinée est liée à notre destinée. Ils ont compris que leur liberté est inextricablement liée à notre liberté.

Nous ne pourrons jamais être satisfaits tant que la liberté de mouvement du Noir ne lui permettra guère que d'aller d'un petit ghetto à un ghetto plus grand.

Nous ne pourrons jamais être satisfaits tant que nos enfants seront dépouillés de leur identité et privés de leur dignité.

Non, nous ne sommes pas satisfaits, et nous ne serons pas satisfaits tant que le droit ne jaillira pas comme les eaux, et la justice comme un torrent intarissable.

Certains d'entre nous sont arrivés ici après un excès d'épreuves et de tribulations. D'autres sortent à peine de l'étroite cellule d'une prison. D'autres viennent de régions où leur quête de

liberté leur a valu d'être battus par les tempêtes de la persécution, secoués par les vents de la brutalité policière.

Je vous le dis ici et maintenant, mes amis : même si nous devons affronter des difficultés aujourd'hui et demain, je fais pourtant un rêve.

C'est un rêve profondément ancré dans le rêve humain.

Je rêve que, un jour, le monde se lèvera et vivra pleinement la véritable réalité de son credo : "Nous tenons cette vérité pour évidente par elle-même que tous les hommes sont créés égaux."

Je rêve que, un jour, les fils des anciens exploités et les fils des anciens exploités pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Je rêve que, un jour, l'Europe elle-même se transformera en oasis de liberté et de justice.

Je rêve que mes quatre petits enfants vivront un jour dans un pays où on ne les jugera pas à la couleur de leur peau mais à la nature de leur caractère.

Je fais aujourd'hui un rêve ! »

Youri transporte aussi un migrant afghan, Oussama.

- Bonjour, monsieur... Je m'appelle Philippe Dubois. Je suis professeur de français. Enfin, je l'étais, jusqu'au moment où les élèves et moi avons décidé de partir à Zanzibar en empruntant des camping-cars.
- Bonjour... Moi, c'est Oussama. Je viens d'Afghanistan... Et ma vie ne tient qu'à un fil... Comme l'a dit un grand poète :

« Combien de temps m'affligerai-je de ce que j'ai fait ou pas,

Et du souci de mener ma vie d'un cœur léger, ou pas ?

Remplis la coupe, car j'ignore

Si j'exhalerai ce souffle que j'aspire, ou pas.

- Mais je connais ce poème, Oussama ! Il a été écrit par Omar Khayyam, le grand poète persan du XI^e siècle ! Il nous invite à profiter de l'instant présent :

« Fuis l'étude de toutes les sciences, cela vaut mieux ;

Natte en jouant les boucles de l'aimée, cela vaut mieux ;

Avant que le sort ne répande ton sang,

Répands le sang de la bouteille dans ta coupe, cela vaut mieux. »

- Oui, monsieur Dubois, je connais aussi ce poème !
- Appelle-moi Philippe, Oussama !
- D'accord, Philippe... Cela me fait plaisir de voir que nous aimons tous les deux Omar Khayyam. Sa poésie est comme une sorte d'alcool qui me rend ivre, et me fait oublier mes malheurs :

« Le vin, c'est la vie éternelle, bois !

C'est ce qui reste en toi des délices de la jeunesse, bois !

Il brûle comme le feu, mais, les tristesses,

Il les change en une eau vitale, bois ! »

- Très beau poème. Je ne le connaissais pas. J'ai justement une bouteille de vin... Veux-tu que nous en buvions un verre ensemble ?
- Avec plaisir, merci Philippe !

(Malheureusement, Philippe laisse tomber la bouteille, qui se brise, répandant le précieux liquide sur le sol.)

- Catastrophe ! Ma bouteille !

« Tu as brisé mon flacon de vin, Seigneur !

Tu as fermé sur moi la porte du bonheur, Seigneur !

Tu as répandu mon vin pur sur le sol !

Mais c'est toi qui es ivre, ô Seigneur ! »

- Oui, Philippe, parfois j'ai aussi l'impression que Dieu est ivre...

« Tant de générosité, tant de tendresse en commençant ! Pourquoi ?

Et m'avoir abreuvé de délices et de caresses ! Pourquoi ?

Maintenant Tu ne songes qu'à déchirer mon cœur :

Que T'ai-je donc fait? Une fois encore, pourquoi ? »

Alors comme ça, Philippe, vous allez à Zanzibar en camping-car ?

- Oui, Oussama. Oh, j'ai une idée ! On pourrait essayer d'écrire ce genre de quatrain !
- Pourquoi pas ? il suffit de choisir un refrain pour les premier, deuxième et quatrième vers ! Essayons... Avec le mot « poème » :

« Omar Khayyam a écrit des poèmes,

Ce sont de magnifiques poèmes ;

A leur tour, Philippe et Oussama

Ecrivent ce petit poème ! »

- Bien joué, Oussama ! A mon tour :

« Un marocain voyage avec Youri,
Un sénégalais voyage avec Youri,
L'ami de Piotr ;
Un afghan voyage avec Youri. »

Ecoute ceci encore :

« Le marocain rêve d'Europe,
Le sénégalais rêve d'Europe,
Nous, européens, rêvons de Zanzibar,
L'afghan rêve d'Europe. »

Oussama ajoute :

« Il faut respecter les migrants !

Un migrant n'a-t-il pas des yeux ?

Un migrant n'a-t-il pas des mains, des sens, de l'affection, de la passion ?

Nourri avec la même nourriture, blessé par les mêmes armes, exposé aux mêmes maladies, soigné de la même façon, dans la chaleur et le froid du même hiver et du même été que les Chrétiens ?

Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ?

Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ?

Si vous nous empoisonnez, ne mourrons-nous pas ?

Vivons en paix, en frères !

Si vous nous bafouez, ne nous vengerons-nous pas ?

Nos mains, nos corps : les mêmes !

Nos maladies : les mêmes !

En vérité, nous ne sommes pas différents.

Les armes qui nous blessent : les mêmes ! »

Nos voyageurs finissent de déguster leur pâte à tartiner.

Il est temps de repartir.

Ils disent au revoir à Youri, et aux trois migrants (marocain, sénégalais, et afghan), et leur souhaitent bonne chance.

Ils reprennent la route avec Piotr.

Dans les camping-cars, les élèves discutent.

TON-ENNEMI-MORTEL@GMAIL.COM

- Mais, monsieur, ces migrants... C'est des terroristes!

- Non, voyons! Ce n'est pas parce qu'on est musulman ou irakien qu'on est forcément un terroriste! Tenez, prenez par exemple l'histoire de Malala...

- Qui ça?

- Malala, la jeune pakistanaise qui a reçu le prix Nobel de la paix. Elle lutte (pacifiquement) pour le droit des filles à l'éducation. Elle a été victime d'un attentat, un fanatique intégriste a tenté de la tuer. Il s'appelle Maulana Fazlullah. Les fous furieux, ce ne sont pas les migrants, ni les musulmans,

mais les terroristes. Et il en existe dans toutes les religions, y compris dans la religion chrétienne. En Norvège, Anders Breivik a tué 80 personnes il y a quelques années, et il est chrétien.

- Quoi? Chrétien et terroriste? Mais je pensais que c'était impossible!

- Non, les choses ne sont pas si simples.

- Eh, vous imaginez? Si Maulana Fazlullah rencontrait Anders Breivik ?

- Ils s'entretueraient!

- Et le monde serait débarrassé de deux terroristes, ça laisserait de la place pour tous les humains qui veulent vivre ensemble en paix, quelle que soit leur religion!

- Très bonne idée! Alors il n'y a plus qu'à donner un coup de pouce au destin, et faire en sorte que les deux monstres se retrouvent face à face et s'éliminent.

- D'accord ! Mais comment faire, Frédéric ?

- Avec l'ordinateur, c'est facile : je crée une messagerie, ton-ennemi-mortel@gmail.com.

Et j'envoie ce message à Maulana Fazlullah :

« Maulana Fazlullah,

Tu n'es qu'un fou, un imbécile. Tu n'es pas un justicier, tu n'es qu'un assassin !

Je vais te tuer.

Si tu n'es pas un lâche, retrouve-moi à Jérusalem, devant le mur des lamentations.

Le lundi 7 septembre, à midi.

J'ai l'honneur de t'adresser mes salutations pleines de mépris.

Signé : ton ennemi mortel, Anders Breivik.

PS : Je ne ferai qu'une bouchée de toi. »

Maintenant, j'envoie ce message à Anders Breivik :

« Anders Breivik,

Tu n'es qu'un fou, un imbécile. Tu n'es pas un justicier, tu n'es qu'un assassin !

Je vais te tuer.

Si tu n'es pas un lâche, retrouve-moi à Jérusalem, devant le mur des lamentations.

Le lundi 7 septembre, à midi.

J'ai l'honneur de t'adresser mes salutations pleines de mépris.

Signé : ton ennemi mortel, Maulana Fazlullah.

PS : Je ne ferai qu'une bouchée de toi. »

- Bien joué ! Vite ! Il faut qu'on arrive à Jérusalem, devant le mur des lamentations, le lundi 7 septembre, à midi.

La route

Nos voyageurs roulent à tombeau ouvert, vers Zanzibar.

Une immense lumière s'est faite en leur âme. Partir est une évidence.

- Mais comment avons-nous pu attendre aussi longtemps ?

- Etions-nous fous ?

Le collègue n'existe plus, ni Le Cateau-Cambrésis, ni plus rien, ni surtout la nuit qui s'efface devant l'illumination.

Ils foncent à travers la nuit. Le froid de septembre n'a aucune chance de les atteindre. Trop de chaleur en eux irrigue leur sang. Trop de lumière interdit à la nuit d'être un obstacle. Trop de fièvre. Rien n'arrêtera leur élan.

Combien de kilomètres devront-ils aligner pour rejoindre Moscou ? Ils ne comptent pas.

Ils sont portés par la révélation. La certitude qui les aiguillonne. La limpide route qui s'est ouverte au profond d'eux les aspire.

Combien de jours durera cet état de grâce ?

Ils roulent pendant des heures. Pas la moindre faiblesse. Pas le plus petit signe de fatigue. Le corps n'ose pas trahir. Ils ne s'arrêtent pas, n'en ont pas besoin.

Les kilomètres s'abattent, heure après heure. Aller loin, ce n'est pas aller vite, c'est aller longtemps avec la détermination de David devant le Goliath des immensités.

Et que pèsent sept mille kilomètres devant une volonté ?

La trace de leurs pneus sur le macadam est une ligne implacable qui s'étire sans répit vers Zanzib'. Le soleil tourne autour de la terre, les collégiens se sent un astre. Ils se précipitent.

Ce qu'ils ont saisi lors de cette nuit de magie a aboli la nuit : ils avancent sans discontinuer, sous la lune quand elle est là, sous les nuages quand ils la cachent, dans le noir quand la nuit est seule.

À l'aube, au mitan du jour, le soir : ils roulent. Forêts, marais, collines : ils roulent. Brouillard, vent, gel : ils roulent. Lundi et mercredi et dimanche : ils roulent. Le filet de fumée d'une cheminée, une aire d'autoroute, un arbre dans son champ seul comme un phare : ils roulent. Des canards, des chiens errants, un pauvre petit lapin : ils roulent. Lyon, Prague, Istanbul : ils roulent.

— On s'arrête ?

— Nous n'avons pas le temps ! Nous sommes un train ! Une flèche ! Un cheval !

Ce qu'ils connaissent, ce qu'ils savent, ce qu'ils ont saisi et qui vit dans les profondeurs de leur âme leur interdit la moindre halte.

Ne jamais relâcher l'accélérateur. Ne jamais freiner. Tant qu'on a de l'essence, rouler.

Et ainsi s'avale la route, pauvre petit ruban de poussière qui croit à sa grandeur ! Elle s'épuise. Elle est battue comme une triste vaincue. Elle capitule.

EN SYRIE

Il y avait maintenant plusieurs jours que nous étions partis pour notre fabuleux périple, direction Zanzibar.

Léa avait hâte d'y être, mais en même temps elle avait peur de l'inconnu et du changement.

Quand nos voyageurs arrivent à la frontière syrienne, on s'arrête quelques instants.

Léa a vu une petite Syrienne qui pleurait.

Elle a décidé d'aller lui parler :

- Bonjour... Pourquoi pleures-tu ?
- J'ai pas de parents... Ils sont morts dans la guerre...
- Raconte-moi tout !
- Je m'appelle Aïcha.

Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, si vous avez le courage de l'entendre.

C'était un matin comme un autre, apparemment... Je ne savais pas que c'était le dernier jour de mon enfance.

Je n'avais pas envie d'aller à l'école. Je faisais mes lacets en soupirant, et mon père me disait de me dépêcher, pour ne pas être en retard.

A ce moment, la cuisine a explosé. J'ai été soulevée de terre par la violence de la déflagration. Quand la fumée s'est dissipée, et que la poussière a commencé à retomber, je me suis précipitée dans ce qui était notre cuisine, en appelant mon père. J'ai vu qu'il était mort, écrasé par un morceau du mur. Des balles ont sifflé à mes oreilles. Je me suis enfuie.

Dans la rue, j'ai rencontré un copain, Mohamed. On était paniqués. Il y a eu de nouvelles explosions. Je voyais des cadavres au milieu de flaques de sang. Des gens que je connaissais, avec qui j'avais parlé la veille !

Terrorisés, Mohamed et moi nous sommes cachés pour échapper aux soldats. Puis on a décidé d'aller à l'école.

J'ai dit à Mohamed de laisser son cartable, qu'il n'en aurait plus besoin, ça le ralentissait, et en effet, il a été abattu sous mes yeux !

Je me suis effondrée en larmes, et j'aurais été tuée moi aussi si la maîtresse n'était pas sortie de l'école, pour m'emmener avec elle, sous une pluie de balles.

Nous sommes montées dans un bus qui a démarré aussitôt.

Dans le bus, j'ai rencontré une autre élève, Dina. Je lui ai demandé si elle avait vu Nizar, le garçon dont je suis amoureuse. Elle m'a répondu que l'immeuble de Nizar avait été bombardé et réduit en poussière.

Un obus est tombé à côté du bus, qui a basculé. J'en suis sortie en rampant. La maîtresse était morte. J'ai essayé de la réveiller, en vain. Dina m'a emmenée dans la forêt, pour qu'on s'y cache.

On s'est assises contre un arbre, effrayées, et nous avons décidé de marcher jusqu'à la frontière.

On avait faim, et froid. Je pensais à tous ceux que j'aimais, qui étaient morts sous mes yeux. Mon père, Mohamed, et tant d'autres. Quelle horreur...

Nous avons marché trois jours. Quand nous sommes arrivées à la frontière, la police ne voulait pas nous laisser passer.

Un sniper a abattu Dina.

Je me suis enfuie, et voilà.

Du coup, je cherche une nouvelle famille...

- Eh bien, ça te dit de partir en voyage avec nous ?

Aïcha regarda Léa, méfiante :

- Vous n'allez pas dans la guerre ?
- Non, rassure-toi. On va à Zanzibar. Là-bas, c'est la paix, et on peut vivre tous ensemble.
- Oui.
-

Elle sécha ses larmes et monta.

Elle avait peur.

Mais quand même moins que quand elle était toute seule...

Enfin, elle avait peur malgré tout.

Elle se fit pipi dessus.

Léa s'en aperçut et lui dit :

- Ce n'est pas grave, ma grande. Je vais te donner des vêtements propres. Moi, c'est Léa.

Deux malheurs mêlés font du bonheur

Léa a recueilli la petite Aïcha.

Le lendemain au point du jour, Léa était encore près du lit d'Aïcha.

Elle attendit là, immobile, et la regarda se réveiller.

Quelque chose de nouveau lui entra dans l'âme.

Si Léa avait quitté la France pour Zanzibar, c'est parce qu'elle était profondément triste, se sentait extrêmement seule.

Quand elle vit Aïcha, quand elle l'eut emportée, elle sentit son cœur battre plus fort.

Tout ce qu'il y avait de passionné et d'affectueux en elle s'éveilla et se précipita vers cet enfant.

Léa allait près du lit où elle dormait, et elle y tremblait de joie.

Elles avaient le même âge environ, mais Léa se sentait comme la maman d'Aïcha.

Les premiers jours s'écoulèrent dans cet éblouissement.

De son côté, Aïcha, elle aussi, devenait autre!

Comme tous les enfants, pareils aux jeunes pousses de la vigne qui s'accrochent à tout, elle avait besoin d'aimer.

Mais tous ses proches étaient morts ou disparus, même son chien !

Aussi, dès le premier jour, tout ce qui sentait et songeait en elle se mit à aimer Léa.

Elle trouvait Léa belle.

Ce sont là des effets d'aurore, d'enfance, de jeunesse, de joie.

La nouveauté de la terre et de la vie y est pour quelque chose.

Nous avons tous ainsi dans notre passé un bonheur enfantin.

La géographie avait mis une séparation profonde entre Léa et Aïcha, des milliers de kilomètres, des couleurs de peau différentes, des religions différentes; cette séparation, la destinée la combla.

La destinée unit brusquement et fiança avec son irrésistible puissance ces deux existences déracinées, différentes par certains côtés, semblables par d'autres.

L'une en effet complétait l'autre.

L'instinct d'Aïcha cherchait une mère comme l'instinct de Léa cherchait un enfant.

Se rencontrer, ce fut se trouver.

Au moment mystérieux où leurs deux mains se touchèrent, elles se soudèrent.

Quand ces deux âmes s'aperçurent, elles se reconnurent comme étant le besoin l'une de l'autre et s'embrassèrent étroitement.

Aïcha était l'Orpheline. Cette situation fit que Léa devint d'une façon céleste la mère d'Aïcha.

Elles se soutinrent mutuellement, comme deux sœurs, deux jumelles.

Grâce à Léa, Aïcha put revivre.

Grâce à Aïcha, Léa put sourire à nouveau.

On a tant besoin que l'on ait besoin de nous.

La tendresse, on a peut-être plus besoin encore de la donner que de la recevoir.

L'Européenne fut le soutien de l'Africaine, et l'Africaine fut le point d'appui de l'Européenne.

O mystère insondable et divin des équilibres de la destinée!

- Aïcha, Mon enfant, ma sœur, Songe à la douceur D'aller là-bas vivre ensemble !
- « Là-bas » ? Où ça, Léa ?
- On s'en fout. Ensemble. Nulle part, oui, mais ensemble.

Aïcha chante

Dans mon pays c'est la guerre,
Une impitoyable guerre,
Tout le monde est à terre.
Et dire qu'en Syrie, on souriait...
Allah est-il devenu fou ?
Je ne veux plus voir mes proches mourir...
Je ne veux plus jamais voir la moindre goutte de sang...
J'aimerais tant retrouver mon père...
Mes copains, mes copines...
Jouer avec eux dans la cour de récréation.
Même la maîtresse.
J'aimerais tant revenir en arrière, pour ne plus éprouver ce manque.
Vivre comme tout le monde.
Merci à vous tous.
Grâce à vous, j'ai l'espoir de la paix,
Zanzibar, harmonie éternelle qui s'empare de mon corps...
Je suis l'Orpheline...
Merci à toi, Léa.
Je t'ai rencontrée, tu as vu que j'avais besoin d'aide.
J'étais seule, mais grâce à toi, je ne le suis plus.
Je t'ai raconté mon histoire, et tu as pleuré.
Tu m'as raconté ton histoire, et j'ai pleuré aussi.
Nos souffrances sont jumelles.
Tu m'emmènes à Zanzibar,
Ma grande sœur,
Ma petite mère.

ANDERS BREIVIK CONTRE MAULANA FAZLULLAH

Anders Breivik, terroriste chrétien, a commis les attentats du 22 juillet 2011 en Norvège qui ont fait un total de 77 morts et 151 blessés.

Ce jour-là, il commet d'abord un attentat à la bombe visant un édifice gouvernemental à Oslo, causant huit morts. Il continue ensuite avec une tuerie de masse dans un camp de la ligue

des jeunes du parti travailliste de Norvège sur l'île d'Utøya où il assassine 68 personnes, pour la plupart des adolescents.

(L'idéologie de Breivik est décrite dans un document texte distribué électroniquement par lui-même le jour des attaques. Dans celui-ci, il développe son soutien à l'ultranationalisme, à l'islamophobie, à l'antiféminisme et au nationalisme blanc. Il considère l'islam, le marxisme culturel et la plupart des partis politiques européens comme des ennemis des Lumières et exige l'annihilation, y compris si besoin par des moyens violents, de « l'Eurabia » et du multiculturalisme, ainsi que l'expulsion hors d'Europe de toutes les personnes revendiquant les principes du Coran pour préserver l'acquis des sociétés occidentales, qu'il assimile à la chrétienté. En outre, il se déclare opposé à toute présence juive en Europe.)

Breivik, dans sa prison, lit le mail. Quoi ! Un islamiste l'insulte, le provoque ?

Breivik s'évade de sa prison. La haine brûle en son coeur. Il se dit qu'il faut qu'il aille à Jerusalem. Il part.

*

Maulana Fazlullah, terroriste musulman, n'était pas satisfait de ses actions passées (il est le commanditaire de la tentative d'assassinat de Malala, la jeune pakistanaise qui milite pour l'éducation des filles et contre les talibans.)

Il lit le mail : quoi ?! Un chrétien l'insulte, et le provoque ?

La haine brûle en son coeur. Il se dit qu'il faut qu'il aille à Jérusalem. Il part.

MICHEL LE GARDE-FRONTIERE

La scène se déroule à la frontière.

Le garde-frontière, Michel, est confronté à un dilemme cornélien.

« J'hésite.

Mon gouvernement me dit de fermer la frontière, et les migrants de l'ouvrir !

L'un me pousse à verrouiller la grille, les autres à la déverrouiller !

J'ai le choix : ou trahir mon gouvernement, ou trahir les humains d'en face !

Les deux possibilités sont affreuses.

Des deux côtés mon mal est infini.

Faut-il empêcher les migrants de passer ?

Faut-il les laisser entrer en Europe ?

Mon chef me dit : « N'ouvre sous aucun prétexte ! » ;

Les migrants : « Par pitié, laissez-nous entrer ! »...

Que faire ?

Si j'ouvre la porte, je suis la honte de mon gouvernement.

Mais si je la laisse fermée, les migrants m'appellent la honte de l'humanité.

Ces clefs de fer, à quoi vont-elles me servir ? A fermer la porte ? A l'ouvrir en grand ?

Et ce revolver, quel usage vais-je en faire ?

Tirer sur les migrants qui escaladent le grillage ?

Ou forcer mes collègues à ouvrir les barrières ?

Plus je cherche la solution, moins j'en approche.

Mon mal augmente à le vouloir guérir, tout redouble ma peine.

Le plus simple, c'est de garder la porte fermée.

Tant pis pour ces étrangers, mon pays ne les accueillera pas.

Je dois faire mon métier, pour avoir mon salaire.

Quitte à tirer dans le tas s'ils essaient de passer de force.

Au début, ce boulot de garde-frontière me plaisait beaucoup. Avec mon arme, mes barbelés, je me sens si fort ! C'est moi qui contrôle les entrées... Je les regarde de haut ! Je les domine ! Je suis armé ! Quel bonheur, ce sentiment de puissance ! Quelle ivresse !

Mais, à la longue, ça fait mal de voir ces visages tristes, ces têtes désolées. Mal de voir tous ces cœurs brisés...

L'autre soir, chez moi, j'étais devant la télé, avec mon fils. Sur l'écran est apparue la photo d'un gamin mort sur la plage... Avec son short bleu, et son maillot rouge... Ils ont même dit son nom, Dylan, ou Killian, je crois... Aylan ! Voilà, ça me revient, il s'appelait Aylan !

Mon fils, Julian, a vu la photo et m'a demandé qui l'avait tué.

Cette image m'a touché, beaucoup. A tel point que j'ai douté de mon travail. Pourquoi bloquer la route à des gens qui ont besoin d'aide ? L'image d'Aylan mort m'a vraiment bouleversé. Je vois des migrants tous les jours, y compris des gosses, mais là, c'était le cadavre d'un gamin qui pourrait être le mien.

J'en ai fait un cauchemar, la nuit. Je voyais Aylan mort sur la plage, et puis il se relevait lentement, venait vers moi... Il avait le visage de mon fils !

Et mon enfant mort me disait : « Papa, pourquoi m'avez-vous tué ? Pourquoi, papa ? »

Je me réveille en sueur, en criant.

Je me lève et entre dans la chambre de mon fils. Le regarde dormir. Vivre.

Et puis, parmi eux, il y a Elle... Safiria... Elle, si belle... J'aimerais tant la laisser passer, Elle, Elle seule ! Uniquement Elle. Elle est tellement attirante. La laisser passer jusque dans mes bras. A travers les trous de ses habits, je vois sa peau si attirante... Même après ces jours et ces mois

invivables, ses genoux égratignés et crasseux m'attirent, je n'en ai jamais vu d'aussi beaux... Je voudrais consoler son visage triste, réparer son cœur brisé...

J'ai déjà trop traîné.

Courons ouvrir la porte !

Tout honteux d'avoir tant hésité, ne soyons plus en peine.

Puisqu'aujourd'hui Safiria est l'offensée,

Offensée par mon gouvernement même.

Je te ferai entrer en Europe, Safiria, je te le promets ! »

A la frontière, derrière les barbelés, j'aperçus LA jeune fille syrienne, qui vint me sourire. Je compris qu'elle voulait savoir si je la laisserais passer.

Son sourire, pas gauche du tout, si clair, me donna une telle impression, je la regardais dans un tel ravissement qu'elle-même en fut émue.

Tout est aride en moi, mais son sourire si frais me paraissait cependant le miroir de moi-même.

N'était-elle pas là, ma destinée?

Que faire ?

MICHEL DESERTE

Monsieur le Président

Je vous fais une lettre

Que vous lirez peut-être

Si vous avez le temps

Monsieur le Président

Je quitte la frontière

Je ne suis pas sur terre

Pour bloquer des pauvres gens

C'est pas pour vous fâcher

Il faut que je vous dise

Ma décision est prise

Je m'en vais désertier

Mes parents sont des immigrés

Mes grands-parents l'étaient

J'ai vu partir mes frères

Et venir des amis

Demain de bon matin

Je fermerai ma porte

Au nez des années mortes

J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie

Sur les routes

Et je dirai aux gens :

« Refusez les frontières,

Laissons entrer nos frères »

Si vous me poursuivez

Prévenez vos gendarmes

Que je n'aurai pas d'arme

Et qu'ils pourront tirer

Il écrit une lettre pour Safiria la Syrienne.

« Viens près du grillage ce soir, je te laisserai passer... »

Se couche.

Rêve qu'il essaie de donner la lettre, mais qu'elle est interceptée par un autre garde-frontière, qui la lit, et veut prévenir sa hiérarchie. Alors il dégaine son arme, et tire, tue son collègue, avant d'ouvrir la grille pour laisser passer tous les migrants...

Il se réveille, part travailler. Avec la lettre.

Arrivé près des barbelés, il envoie son collègue boire un café... Pas question qu'il intercepte le message, comme dans le cauchemar.

Michel donne la lettre à Safiria. Elle la lit, lui sourit, lui fait un clin d'œil.

Le soir, elle revient près du grillage, discrètement.

Il lui ouvre la porte.

Il laisse passer quelques enfants aussi.

Michel et Safiria s'embrassent (« SMACK »).

Le baiser de Safiria

– *Pourquoi m'aimes-tu ? demanda Safiria.*

Michel sourit, il ne répondit pas d'abord. Puis il dit :

– *Je t'aime parce que tu es venue. Cela dit tout... Maintenant, nous sommes ensemble, nous nous aimons. Il me semble que je ne vivrais plus, si je ne t'aimais pas. Tu es mon souffle.*

Il baissa la voix, parlant dans le rêve.

– *Nous nous aimons parce que c'est notre vie de nous aimer.*

Safiria, la tête renversée, les paupières complètement fermées, goûtait le silence encore chaud de cette caresse de paroles.

– *M'aimes-tu ? M'aimes-tu ? balbutia-t-elle, sans ouvrir les yeux.*

Lui, resta muet, ne trouvant plus rien à dire, pour lui montrer qu'il l'aimait. Il promenait lentement le regard sur son visage sombre, qui s'abandonnait comme endormi ; les paupières avaient une délicatesse de soie vivante ; la bouche faisait un pli adorable, humide d'un sourire ; le front était une pureté.

Et lui, aurait voulu donner tout son être dans le mot qu'il sentait sur ses lèvres, sans pouvoir le prononcer. Alors, il se pencha encore, il parut chercher à quelle place exquise de ce visage il poserait le mot suprême. Puis, il ne dit rien, il n'eut qu'un petit souffle. Il baisa les lèvres de Safiria.

– *Safiria, je t'aime !*

– *Je t'aime, moi aussi!*

Baiser ! rose trémière au jardin des caresses !
Vif accompagnement sur le clavier des dents
Des doux refrains qu'Amour chante en les cœurs ardents
Avec sa voix d'archange aux langueurs charmeresses !

Sonore et gracieux Baiser, divin Baiser !
Volupté nonpareille, ivresse inénarrable !
Salut ! l'homme, penché sur ta coupe adorable,
S'y grise d'un bonheur qu'il ne sait épuiser.

Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer ;
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communication ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le coeur,
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme !

Oui, la rencontre des bouches est la plus parfaite, la plus divine sensation qui soit donnée aux humains, la dernière, la suprême limite du bonheur.

C'est dans le baiser, dans le seul baiser qu'on croit parfois sentir cette impossible union des âmes que nous poursuivons, cette confusion des cœurs défaillants.

« Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
Infructueux essais du pauvre amour qui tente
L'impossible union des âmes par le corps. »

Une seule caresse donne cette sensation profonde, immatérielle des deux êtres ne faisant plus qu'un, c'est le baiser. Tout le délire violent de la complète possession ne vaut cette frémissante approche des bouches, ce premier contact humide et frais, puis cette attache immobile, éperdue et longue, si longue ! de l'une à l'autre.

Et Michel et Safiria s'arrêtèrent, frémissants de ce premier baiser. Elle avait ouvert les yeux très-grands. Il restait la bouche légèrement avancée. Tous deux, sans rougir, se regardaient. Quelque chose de puissant, de souverain les envahissait ; c'était comme une rencontre longtemps attendue, dans laquelle ils se revoyaient grandis, faits l'un pour l'autre, à jamais liés.

Ils s'étonnèrent un instant, levèrent les regards vers la voûte religieuse des feuillages, parurent interroger le peuple paisible des arbres, pour retrouver l'écho de leur baiser.

Jusqu'à l'aube, ils vécurent de ce mot « aimer » qui, sans cesse, revenait avec une douceur nouvelle. Ils le cherchaient, le ramenaient dans leurs phrases, le prononçaient hors de propos, pour la seule joie de le prononcer.

Ils s'embrassent.

Langoureusement.

Ils s'embrasent.

Doucement.

Mais sûrement !

Ils partent se cacher.

Elle lui demande en riant :
- Dis-moi un poème, s'il te plaît...
Alors, il lui lit ces vers de Lamartine.

« À UNE JEUNE ARABE

Qui fumait le Narguilé dans un jardin d'Alep

Qui ? toi ? me demander l'encens de poésie ?
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert !
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert !

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale ?
Aux rameaux d'oranger rattache-t-on leurs fruits ?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits ?

Non, plus de vers ici ! Mais si ton regard aime
Ce que la poésie a de plus enchanté,
Dans l'eau de ce bassin contemple-toi toi-même ;
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté !

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers,
Tu t'assieds sur la natte, à Palmyre émaillée
Où du moka brûlant fument les flots amers ;

Quand, ta main approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé ;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer ;
Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer ;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,
Et que de ton regard l'éclair oblique égale
L'éclair brûlant et doux de son œil triomphant ;

Quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant ;

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,
L'Amour, s'épanouit et parfume le cœur,
Et l'admiration, dans mon âme ravie,
N'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.

De mon cœur attiédi la harpe est seule aimée ;
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers
Pour un de ces flocons d'odorante fumée
Que ta lèvre distraite exhale dans les airs ;

Ou pour fixer du doigt la forme enchanteresse,
Qu'une invisible main trace en contour obscur,
Quand le rayon des nuits, dont le jour te caresse ;
Jette en la dessinant ton ombre sur le mur ! »

Safiria chanta.

Droite, au milieu de nous, avec sa belle robe de velours tachée de sang, elle chanta et sa voix monta comme un grand oiseau blanc paisible, extraordinairement paisible.

Elle chantait dans une langue belle et sonore qui nous était inconnue.

Nous ne pouvions comprendre le sens de ses paroles, mais tous, la bouche ouverte, nous nous laissions charmer, comme les marins d'Ulysse autrefois sur les mers anciennes.

La voix pure n'évoquait pas la mort violente qu'elle avait frôlée, mais quelque chose de doux.

Tous, la tête plongée entre les mains, nous nous laissions enchanter par cette voix divine.

Des violons célestes accompagnaient sa chanson et nous étions ravis de ne penser à rien qu'à cette voix charmeuse.

Et la voix monta dans la nuit comme une flamme et s'éteignit tout d'un coup.

Alors Safiria nous traduisit les paroles :

« Je me souviens des jours anciens, et je pleure...

Avant la guerre, j'étais épanouie, ravie...

Au soleil de la Syrie, je souriais, même à ceux que je ne connaissais pas.

Un homme m'aimait. Il criait mon nom et je courais vers lui. Je me jetais dans ses bras.

Faut-il qu'il m'en souviennne !

Il me serrait dans ses bras, amoureuxment.

Oh ! Il faut que je l'oublie, que j'oublie nos visages heureux, cette ville heureuse, le bonheur...

Quelle connerie la guerre !

Que suis-je devenue maintenant ?

Sous cette pluie de fer, de feu, d'acier, de sang...
Oh ce n'est plus pareil, et tout est abîmé ;
C'est une vie de deuil, terrible et désolée ;
Et ce fleuve, l'Euphrate, emporte mon bonheur :
L'amour s'en va comme cette eau courante...

J'ai quitté le pays de la Mort,
O Syrie, que t'arrive-t-il ?
La mosquée de mon village est en ruines...
Quand les souvenirs s'en mêlent, les larmes me viennent.
Je repense à ces soirées heureuses, où je fumais le narguilé, à Alep...
Loin de ma famille, douleur et tristesse...
Loin de mon petit ami...
Bombardements, explosions, destructions...
Je ne suis qu'un grain de sable dans le désert.
Quelle connerie la guerre ! Elle nous plonge en enfer, on ne peut rien y faire...
L'Euphrate est aujourd'hui un fleuve de sang...
Quand je me plonge dans mes rêves, tout cela disparaît.
Je suis venue ici en quête d'une vie paisible.

Grâce à ce garde irrésistible,
Mon bonheur devient lisible.
Merci de m'avoir fait passer, loin des barbelés.
J'aurais voulu faire passer tous les migrants...
Je suis une femme, qui rencontre la flamme.
Je ne te verrai plus, ô toi, ma moitié : puisses-tu te réincarner, en un nouveau-né. »

Safiria et le garde-frontière passent une courte nuit d'amour ensemble.
Au matin, ils se séparent.
Safiria ne le sait pas encore, mais, à partir de cette nuit, elle sera enceinte.
Elle part vers Calais.
Son amant est poursuivi par la police.
Avec son fils Julian, Michel tente de fuir ce continent où il est désormais recherché comme un traître, comme un criminel, complice des migrants.
La police le rattrape. Il a juste le temps de déposer son fils Julian dans notre camping-car.
« Prenez soin de mon fils, je vous en supplie... »
Puis il s'écroule, atteint par une balle.
Mais il n'est que blessé et va être jugé.
Nous emmenons son fils.
Julian est fier de son père. Très fier. Et nous raconte son histoire, les yeux brillants de larmes.

*

Nos voyageurs arrivent à Jérusalem.

Le lundi 7 septembre 2015, à midi, ils se trouvent devant le mur des lamentations.

Ils assistent au combat entre les deux terroristes.

*

Anders Breivik , en jouant, arracha l'oreille de son frère Maulana Fazlullah.

Fazlullah ne dit rien, mais comme par distraction il serra le nez de Breivik et le nez fut emporté.

Breivik en réponse se baissa, rompit les orteils de Fazlullah et après avoir d'abord feint de vouloir jongler avec, les fit disparaître prestement derrière son dos.

Fazlullah fut surpris. Mais il était trop fin joueur pour en rien marquer. Il fit au contraire celui que quelques orteils de moins ne privent pas.

Cependant par esprit de riposte, il faucha une fesse de Breivik.

Breivik , on peut le croire, tenait à ses fesses, à l'une comme à l'autre. Cependant, il dissimula son sentiment et reprenant tout de suite la lutte, arracha avec une grande cruauté unie à une grande force la mâchoire inférieure de Fazlullah.

Fazlullah fut surpris. Mais il n'y avait rien à dire. Le coup était franc, il avait été exécuté en face, sans tricherie aucune. Fazlullah essaya même de sourire, ce fut dur, Oh! ce fut dur. L'extérieur ne s'y prêtait pas, l'intérieur non plus. Il ne s'attarda donc pas à cet effort, mais suivant son idée, il reprit la lutte, visa le nombril, défonça l'abdomen, et par le trou entreprit d'introduire le pied même de Breivik, qu'il parvint à tordre d'abord puis à immobiliser dans la plaie comme une borne.

Breivik se trouva surpris.

Son équilibre sur une seule jambe sans orteils laissait bien à désirer. Mais il n'en témoigna rien, fit celui qui est à l'aise, qui a des appuis partout, et attendit.

A ce moment, Fazlullah, qui avait presque gagné, commit une grande faute. Il s'approcha.

Alors, comme une flèche, Breivik plongea, fut sur lui, lui démit un bras, s'accrocha à l'autre, le démit pareillement, et s'effondra d'une chute si savante sur le malchanceux Fazlullah qu'il lui brisa les deux jambes.

Couchés corps à corps, pareillement exténués, et accablés de souffrance, Fazlullah et Breivik essayaient vainement de s'étrangler.

Le pouce de Fazlullah était bien appliqué au cou, mais les forces pour serrer efficacement lui manquaient.

Les mains de Breivik étaient encore assez nerveuses, mais la prise était mauvaise, il serrait inutilement le cou de Fazlullah.

Devant ce comble de circonstances adverses le cœur des deux frères faillit, ils se regardèrent quelques instants avec une grandissante indifférence, puis, se retournant chacun de leur côté, s'évanouirent.

Breivik reprit connaissance le premier.

Il était persuadé que son adversaire était mort. Il monta dans une voiture et démarra.

- Bon débarras ! dit Philippe, qui assistait à la scène avec ses élèves.
- Certes, dit Piotr, c'est une bonne chose de faite ; mais maintenant il faut finir le travail. On ne peut pas laisser ce Breivik en vie ! Je vais le rattraper et l'écrabouiller avec mon camion!

Et Piotr lança son camion à la poursuite du terroriste.
Nos voyageurs le suivirent.

PIOTR POURSUIT BREIVIK

Breivik aperçut dans son rétroviseur un camion qui le poursuivait.

Il était immatriculé 666 XL 59. C'était celui de Piotr. Il arrivait à toute allure pour écraser le terroriste norvégien !

Breivik accéléra pour survivre.

Il força sur l'accélérateur. Il frôlait les 140 ! Il n'avait pas l'habitude de conduire à cette allure!

Blanc de peur et de rage, Breivik se mit à klaxonner comme un forcené. Baissant soudain la vitre, il étendit le bras gauche et fit signe au camion de prendre ses distances. « Arrête de me coller aux fesses ! » hurla-t-il. Il klaxonna de plus belle. « Arrête, espèce de cinglé ! »

Le camion était presque sur lui. Il va me tuer ! pensa Breivik, horrifié.

Voyons le rétroviseur. Bon sang, était-ce un effet de son imagination ou le camion gagnait-il du terrain ? Son regard était nettement angoissé quand il se reporta sur la route.

Oui, le camion se rapprochait.

Il avait un assassin à ses trousses !

La voiture était en train de passer devant un champ de fleurs. Des lilas, reconnut Breivik, des lilas mauves et blancs dont les rangs s'étendaient à perte de vue. Il aperçut au bord de la route un édicule sur lequel étaient peints les mots FLEURS FRAÎCHES. Sur un rectangle de carton posé contre la baraque, se détachaient en lettres grossières les mots ARTICLES FUNÉRAIRES. Breivik se vit soudain allongé dans un cercueil, peinturluré comme un grotesque mannequin. Le parfum entêtant des fleurs lui emplissait les narines.

Le chauffeur du camion n'allait pas ralentir, il pouvait en être sûr. Et si j'éclatais un pneu ? Il perdrait le contrôle de sa voiture. Il se vit soudain emporté dans une série de tonneaux, dans un fracas de ferraille torturée, imagina l'explosion du réservoir, son corps broyé et carbonisé...

Le regard de Breivik changea de direction. Droit devant, des collines et des montagnes. Il tenta de se rassurer : les côtes l'avantageraient, il pourrait les gravir à la même vitesse qu'en ce moment. Mais c'étaient les descentes qui s'imposaient à son imagination, l'énorme camion derrière lui, fonçant sur lui pour l'expédier dans quelque ravin. Il eut l'horrible vision de plusieurs dizaines d'épaves rouillées qui gisaient là-bas, au fond des canyons, à l'abri des regards, chacune d'entre elles avec son lot de cadavres écrabouillés, toutes victimes du chauffeur du camion.

La voiture de Breivik filait à présent entre deux rangées d'eucalyptus plantés à intervalles d'environ un mètre pour servir de coupe-vent. C'était comme rouler entre les parois de quelque gorge encaissée. Breivik tressaillit, étouffant un cri, au moment où une large branche aux feuilles poussiéreuses tomba en travers du pare-brise avant d'être emportée hors de vue. Grand Dieu ! Il perdait pied lui aussi. Si ses nerfs devaient le lâcher à cette vitesse, c'était fini. Quelle aubaine pour le chauffeur du camion ! Il imagina le visage carré du routier, son rire au moment où, passant devant l'épave en flammes, il s'apercevrait qu'il avait tué sa proie sans même la toucher.

Breivik sursauta quand sa voiture déboucha sur un paysage dégagé. La route ne s'étirait plus en ligne droite mais se lançait en une suite de courbes à l'assaut des contreforts.

A sa gauche, s'étendait une vaste succession de collines qui se transformaient progressivement en massifs montagneux.

Merde ! ragea-t-il. Le chauffeur du camion avait dû s'amuser comme un petit fou de ses efforts pathétiques. Sans doute continuait-il de rigoler tout seul. Il lui semblait entendre la voix du routier dans sa tête, vulgaire et goguenarde. Tu vas mourir.

Une haine sauvage s'empara de lui. Pauvre enfoiré ! lui retourna-t-il mentalement. Son poing droit se referma et s'abattit sur la banquette. Va te faire voir !

Les collines se rapprochaient. Il allait y avoir des côtes, de longues montées. Breivik se sentit envahi par une bouffée d'espoir. Il était sûr de distancer le camion. Il aurait beau se démener, ce salaud n'arriverait pas à faire du 140 en côte. Mais moi, je peux ! exulta-t-il.

La voiture avala une petite côte. Pas assez raide, bon sang ! L'élan du camion l'empêcherait de perdre de la vitesse.

Breivik laissa échapper un cri d'horreur, le visage figé en une expression de terreur.

Sa tête comme son cœur n'étaient plus que violentes palpitations.

La voiture s'engageait tout juste dans la montée quand de la vapeur commença à s'échapper du capot. Breivik se raidit, horrifié. La vapeur s'épaissit jusqu'à se transformer en un léger brouillard. Breivik baissa les yeux. Le voyant rouge ne s'était pas encore allumé, mais ça n'allait pas tarder. Comment pouvait-on lui faire ça ? Juste au moment où il allait prendre le large ! La côte était longue, avec des paliers et de nombreux virages. Pas question de s'arrêter. Et s'il faisait brusquement demi-tour pour repartir dans l'autre sens ? Non, la route était trop étroite, limitée de chaque côté par des collines. Impossible de faire demi-tour en une seule fois et le temps manquait pour manœuvrer. S'il s'y risquait, Le chauffeur du camion n'aurait qu'à obliquer légèrement pour le percuter de front.

« Oh, mon Dieu ! » murmura Breivik.

Il allait mourir.

Il regarda devant lui d'un air accablé, sa visibilité de plus en plus brouillée par le nuage de vapeur. Soudain, il se rappela l'après-midi où il avait fait nettoyer son moteur à la vapeur au lave-auto du coin. L'homme qui s'en était chargé lui avait conseillé de faire remplacer les durites, car le nettoyage sous pression avait tendance à les fragiliser. Il avait hoché la tête en se disant qu'il s'en occuperait quand il aurait plus de temps. Plus de temps ! Ces mots lui firent l'effet d'un coup de poignard dans le crâne. En négligeant de changer les durites, il avait signé son arrêt de mort.

Il ne put retenir un sanglot de terreur quand le voyant s'alluma. Il lui accorda un coup d'œil involontaire et lut le mot TEMPERATURE en caractères noirs sur fond rouge. Avec un soupir résigné, il se dépêcha de ramener le levier de la boîte automatique sur LENT. Pourquoi n'avait-il pas fait ça plus tôt ? Son regard revint sur la route. La montée n'en finissait pas. Déjà, il entendait un bruit d'ébullition dans le radiateur. La vapeur, de plus en plus dense, embuait le pare-brise. Il mit les essuie-glaces en route. Quelle quantité de liquide refroidissant restait-il ? Sans doute assez pour lui permettre d'atteindre le sommet de la côte. Et après ? Il ne pouvait pas rouler sans

refroidissant, même en descente. Breivik poussa un rugissement de fureur. Sans cette foutue durite, il serait loin à présent !

Un brusque soubresaut de la voiture le rendit à la terreur. S'il freinait tout de suite, il pourrait sauter, courir et jouer des mains et des pieds pour gravir cette pente. Plus tard, il risquait de ne plus avoir le temps. Pourtant, il n'arrivait pas à se décider à quitter la voiture. Tant qu'elle roulait, il avait l'impression de faire corps avec elle, d'être moins vulnérable. Dieu seul savait ce qui se passerait s'il l'abandonnait.

Breivik s'absorba dans la contemplation de la route, hagard, s'efforçant d'ignorer le voyant rouge à la limite de son champ de vision. Sa voiture ne cessait de perdre de la vitesse. Tiens bon, tiens bon, suppliait-il intérieurement, même s'il savait que cela ne servait à rien. Le chuintement sourd du radiateur lui emplissait les oreilles. D'un moment à l'autre, le moteur, qui tournait déjà irrégulièrement, allait caler et la voiture s'immobiliser dans un dernier sursaut, le transformant en cible fixe.

Il avait presque atteint le sommet, mais pouvait voir dans le rétroviseur que le camion gagnait sur lui. Il appuya sur l'accélérateur, n'obtenant en retour qu'un grincement du moteur. Il fallait qu'il arrive en haut de la côte ! Oh, Dieu, je t'en supplie, aide-moi ! hurla une voix dans sa tête.

Le sommet n'était plus très loin. Se rapprochait. Tiens bon. « Tiens bon ! » La voiture trépidait et cognait. Ralentissait. De l'huile, de la fumée et de la vapeur jaillissaient du capot. Les essuie-glace allaient et venaient, ménageant sur le pare-brise deux fenêtres en forme d'éventail. Les tempes palpitantes, les mains engourdis, le cœur battant à tout rompre, Breivik gardait les yeux fixés devant lui. Tiens bon, nom de Dieu. Tiens bon !

Gagné ! Les lèvres de Breivik s'ouvrirent en un cri de triomphe quand il aborda la descente. D'une main tremblante, il passa au point mort et laissa filer la voiture. Son enthousiasme s'étrangla dans sa gorge quand il s'aperçut qu'il n'y avait que des collines et encore des collines en vue. Tant pis ! Il était en descente à présent, et celle-ci était longue.

La voiture commença à prendre de la vitesse. Le compteur indiquait un peu plus de 75 km/h. Le voyant rouge était toujours allumé. Mais Breivik allait pouvoir ménager le moteur pendant un bon moment.

La vitesse augmenta. 80... 82. Breivik surveillait la progression de l'aiguille. Il regarda le rétroviseur. Le camion n'avait toujours pas réapparu. Avec un peu de chance, il pouvait conserver une bonne avance. Sans comparaison avec celle qu'il aurait pu avoir si le moteur n'avait pas chauffé, mais assez pour se tirer d'affaire. Il devait bien y avoir quelque part un endroit où s'arrêter. L'aiguille du compteur avait dépassé les 90 et se hissait vers les 95.

Un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur le fit sursauter. Le camion avait atteint le sommet de la côte et se lançait dans la descente. Les lèvres de Breivik se mirent à trembler. Il les comprima tandis que ses yeux ne cessaient de faire la navette entre la route masquée par la vapeur et le rétroviseur. Le camion accélérât rapidement. Le chauffeur du camion avait probablement le pied au plancher. Il n'allait pas tarder à le rattraper. Breivik accéléra, demandant à son moteur exténué des efforts supplémentaires.

La voiture cala. Il tourna la clé du démarreur d'arrière en avant. Le moteur grinça mais refusa de se remettre en route. Breivik actionna une fois de plus la clé de contact, mais sans résultat.

Le rétroviseur lui indiqua que le camion gagnait rapidement du terrain. Breivik se sentit broyé par la panique. Les traits décomposés, il reporta son regard sur la route.

C'est alors qu'il vit, là, à quelques centaines de mètres, une voie de dégagement pour les camions dont les freins avaient lâché. Il n'avait plus le choix. Où il s'y engageait, ou il se faisait emboutir par l'arrière. Le camion était effroyablement près. Il entendait la plainte aiguë de son moteur. Inconsciemment, il commença à serrer à droite, puis fit repartir son volant dans l'autre

sens. Il ne devait surtout pas dévoiler ses intentions ! Il fallait attendre le dernier moment. Sinon, Le chauffeur du camion le suivrait dans sa course.

Juste avant d'atteindre la voie de dégagement, Breivik braqua d'un coup sec. L'arrière de la voiture se mit à chasser vers la gauche dans un puissant crissement de pneus. Breivik freina juste assez pour contrôler son dérapage. Les pneus retrouvèrent leur adhérence et, à 100 à l'heure, l'expédièrent sur la piste de terre en soulevant un nuage de poussière. Breivik commença à freiner. Les roues arrière dérapèrent et la voiture percuta violemment le talus de droite. Breivik faillit s'étrangler quand, sous l'effet du rebond, complètement déstabilisée, elle menaça d'aller donner contre l'autre bord de la piste. Il freina de toutes ses forces. L'arrière repartit vers la droite et heurta de nouveau le talus. Breivik perçut un bruit de métal déchiré et se sentit brutalement projeté en avant quand la voiture, achevant son travail de labour, s'arrêta.

Comme dans un rêve, Breivik se retourna pour voir le camion foncer sur lui !

Paralysé, il regarda l'énorme chose foncer sur lui avec une espèce de détachement hébété, convaincu qu'il allait mourir, mais à ce point stupéfié par la monstrueuse apparition qu'il se trouvait incapable de réagir.

Il n'avait pas même le temps de dégainer son revolver et de tirer sur Piotr.

La gigantesque masse grondante se rapprocha, masquant le ciel. Breivik éprouva une curieuse sensation dans la gorge, inconscient du hurlement qui en jaillissait.

Piotr arrivait à la fin de sa poursuite. Il lançait son camion sur le terroriste norvégien, pour enfin l'écrabouiller.

Mais il hésita pendant une fraction de seconde. Qu'allait-il faire ? Tuer un homme ? Non, ce n'était pas possible, il ne pouvait pas se transformer en bête sauvage... Il ne voulait pas devenir un assassin !

Piotr freina, pour épargner Breivik. Celui-ci profita de cet instant de doute pour s'enfuir par un étroit sentier qui serpentait entre les rochers. En quelques secondes, il disparut dans la forêt toute proche, invisible parmi les arbres.

Piotr dut abandonner la poursuite et rejoindre nos voyageurs. Il regrettait presque de ne pas avoir assassiné Breivik.

PALOMA SAUTE SUR UN ZEBRE

- Mais tu ne respectes rien, Léa !
- Comment ça, Paloma ?
- Tu ne nous donnes aucun coup de main, tu ne fais aucun effort pour la communauté !
- Mais je suis un enfant fragile, moi !
- Tu parles ! Tu es pourrie gâtée, oui !

Et le camping-car s'arrête sur une aire d'autoroute.

Paloma en sort pour aller aux toilettes.

Elle voit de loin des policiers qui la désignent du doigt...

Il faut qu'elle leur échappe, mais comment faire ?

C'est alors qu'elle entend un hennissement, comme une voix amie. Alors il y a un cheval ici ?

Elle fouille le parking du regard, et repère un van.

Elle l'ouvre, et en fait sortir un magnifique zèbre, noir et blanc, sur lequel elle saute.

Elle lui murmure : « Va, mon beau, sauve-moi... »
Sa monture se lance alors au galop, semant les policiers.
Le zèbre l'emmène à Zanzibar.

LE CAMPING-CAR NUMERO 1

Anthony conduit.

Dans le camping-car, il y a Julie, sa petite amie, et ça c'est cool.
Mais il y a aussi son frangin, Frédéric qui ne l'apprécie pas trop.
Et puis, il y a Olivia, la meilleure amie de Julie.

LE MIGRANT

Un zigoto était en plein milieu de la route !

Zou, Anthony zigzague pour l'éviter.

« Zut de flûte, il est zinzin, ce zigoto ! J'aurais pu le zigouiller ! »

On se gare, et on descend lui parler.

Nous avons rencontré quelqu'un d'incroyable, qui fait la route en sens inverse, de Zanzibar vers la France, un migrant.

Mais une discussion éclate dans le camping-car, entre Olivia et Frédéric :

- Il y a trop de migrants qui viennent en France, Olivia !
- Oh, tu sais, ils fuient la guerre.
- Mais nous, quand il y avait la guerre en France, on se battait !
- Non, tu sais, beaucoup de français ont collaboré avec les nazis...
- N'empêche ! Il y en a vraiment trop !
- Attends, ils sont malheureux !
- Mais nos SDF français, on n'est même pas capable de s'en occuper... Ces migrants, faudrait tous les tuer !
- Ah oui ? Tu te rends compte de ce que tu dis ?
- Bon, je vais me coucher, sinon ça va partir en baston.
- C'est ça, va te coucher.

Il ne trouva pas le sommeil.

Le lendemain, la discussion reprend.

- Tu ne te rends pas compte que tous ces Noirs envahissent notre pays ?
- Mais laisse-les un peu ! Ils sont comme nous, il n'y a que la couleur de peau qui change !
- On n'est plus en France !
- Arrête de dire n'importe quoi !
- Et la liberté d'expression ? J'ai le droit de dire ce que je pense ! Que ça plaise ou non ! Ils devraient retourner dans leur pays au lieu d'envahir le nôtre !
- Mais tu sais, toi-même, tu as peut-être des ancêtres étrangers...

LA FOI

Nos voyageurs rencontrent un musulman qui sort de la mosquée.

Ils s'arrêtent pour parler avec lui.

Le professeur, Philippe Dubois, lui demande :

- Tu es musulman ?
- Oui. Je sais qu'Allah est le seul vrai dieu, et j'essaie de suivre les paroles de Mahomet. Et toi aussi, tu devrais devenir musulman.
- Ah bon ?
- Oui, tu devrais rejoindre la vraie religion. C'est très simple. Il te suffit de prononcer une phrase : « *Ašhadu an lā ilāha illa-llāh, wa-ašhadu anna Muḥammadan rasūlu-llāh.* »
- Ce qui signifie ?...
- « J'atteste qu'il n'y a pas de divinité en dehors de Allah, et que Mahomet est son envoyé. »
- C'est aussi simple que cela ?
- Oui, ce n'est pas plus compliqué. Alors vas-y. Répète après moi : « J'atteste... »
- J'atteste...
- « ... qu'il n'y a pas de divinité en dehors de Allah... »
- J'atteste... qu'il n'y a d'Être humain que Celui dont le cœur tremble d'amour pour tous ses frères en humanité ; Celui qui désire ardemment, plus pour eux que pour lui-même, liberté, paix, dignité ; Celui qui considère que la Vie est encore plus sacrée que ses croyances et ses divinités.
- Non ! Répète : « J'atteste qu'il n'y a pas de divinité en dehors de Allah... »
- J'atteste qu'il n'y a d'Être humain que Celui qui combat sans relâche la Haine en lui et autour de lui ; Celui qui, quand il ouvre les yeux au matin se pose la question : « que vais-je faire aujourd'hui pour ne pas perdre ma qualité et ma fierté d'être homme ? »
- Oui, je suis d'accord avec toi. Je suis un peu triste que tu ne veuilles pas te convertir à l'Islam, mais je te respecte.
- Merci. Adieu, mon ami.
- Adieu, mon ami. Qu'Allah veille sur toi !

Et nos voyageurs reprirent leur route.

Ils rencontrent un Syrien qui raconte la traversée en pirogue :

LA PIROGUE IVRE

« Notre vie en Syrie devenait impossible,
Il nous fallait chercher asile, aller ailleurs ;
Assad, et puis Daech, nous avaient pris pour cibles,
Voulaient nous clouer nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
En cas de problème, je parlerais anglais.
L'aviation russe a fait un gros carnage,
J'ai pris une pirogue et fui, où je pouvais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Dans le flux qui noya Aylan, ce pauvre enfant,
Je ramai ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête, alors ça, pour la voir, nous la vîmes !
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, en regrettant l'œil niais des falots !

Mais j'y arriverai, cela, oui, j'en suis sûr.
L'eau verte pénétra ma coque de sapin,
Et des taches de sang (le sang de mes blessures)
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, dérivant, j'entendis le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et déçue, un noyé pensif parfois descend ;

Après des jours sans boire, on en vient au délire
On a chaud, et bien trop, sous les rayons du jour
Mon grand ami Ahmed a fini par mourir,
Lui qui déjà, chez nous, avait laissé l'amour !

Je sais les cieus crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais l'espoir,
Et puis le désespoir ; ô, volent les colombes,
Et que vienne la paix, oui, j'aimerais la voir !

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
J'ai vu, belle Syrie, que l'on t'a violée
(« On » : un dictateur fou et des fous fanatiques),
Les flots roulant au loin tes enfants envolés.

J'ai rêvé de la paix, d'une vraie paix, oh oui,
Qui m'attend sur la rive, et puis d'un vrai bonheur ;
Car, vois : ce qui m'arrive est vraiment inouï,
Et sur ma vie plana l'étoile du malheur !

J'ai peur des gardes-côtes, et de leurs vacheries
Hystériques, mais ils ne m'attraperont pas.
Quelquefois l'homme pleure, et quelquefois il rit ;
J'aperçois l'autre rive et j'arriverai là !

J'ai rêvé d'Italie, et même de Floride :
Partout on m'interdit le visa. Ah, ma peau
Dérange ! Le racisme est guerre fratricide !
L'humanité n'est qu'un arc-en-ciel, et c'est beau.

J'ai vu mourir Rachid, il a glissé dans l'eau,
Et nourri l'intestin du grand Léviathan !
Nous sommes moins nombreux à bord de ce bateau.
Avançons, sans savoir ce qui, là, nous attend!

Les passeurs ont tout pris, ils ne m'ont rien laissé !
J'ai frotté fort mes doigts, effaçant mes empreintes.
Avec un peu de bol, je rejoindrai Calais.
Je ne transporte plus avec moi que ma crainte.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
J'ai toujours un espoir, trouver un camarade.
Je ne supporterais plus la vue de mon sang.

Parfois, martyr lassé de fuir la cruauté,
La mer dont le roulis faisait mon sanglot doux
Montait vers moi ses fleurs d'écume parfumées,
Et je priais, ainsi qu'une femme, à genoux...

Je priais, je voulais l'Europe et ses délices,
Le trajet me semblait si terriblement long ;
Et je voguais, rêveur ; et au fond des abysses
Des noyés descendaient dormir à reculons !

Or moi, bateau perdu sur la route de France,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les douaniers et autres flics – malchance –
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un clope,
Moi qui ai prétention qu'on me dise poète,
et qui suis matelot, oui, depuis que j'écope,

Moi qui courais, laissant loin derrière l'Afrique,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Qui souhaitais trouver sur la côte une crique,
Quittant, pour chez les Blancs, le continent des Noirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Ma patrie, ô Syrie, qui pleurais et pleurais,
Oui, moi qui quittais tant, et pour trouver si peu,
Je regrettais l'enfance et sa fraternité!

J'ai vu des archipels sidérants ! Et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
– Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Toi, la colombe d'or, toi, mon futur Bonheur? -

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

On a dit, paraît-il, que « Je » serait « un Autre »...
Si vous, vous étiez moi, je vous accueillerais ;
Accueillez donc cet Autre, ainsi que l'un des vôtres ;
Oui : l'orgueil des drapeaux, il faut l'abandonner. »

Nos voyageurs continuent leur route. Ils suivent dans les journaux le procès de Michel.

LE PROCES DE MICHEL

Au procès de Michel Brown, le procureur interroge l'accusé.

- Monsieur Michel Brown, expliquez votre geste. Pourquoi avez-vous ouvert cette porte ?
- Au début, je l'ai ouverte pour une femme, Safiria. Puis j'ai laissé la porte ouverte, pour que les autres migrants puissent aussi passer. Ils ne peuvent plus attendre, leur impatience est légitime.
- Monsieur Michel Brown, pourquoi ne pas avoir donné aux nouveaux élus le temps d'agir ?
- La seule réponse que nous pouvons donner, c'est que le nouveau pouvoir, comme l'ancien, a besoin d'être bousculé pour enfin agir.

L'histoire est la longue et tragique illustration du fait que les groupes privilégiés cèdent rarement leurs privilèges sans y être contraints. Il arrive que des individus soient touchés par la lumière de la morale et renoncent d'eux même à leurs attitudes injustes, mais les groupes ont rarement autant de moralité que les individus. Nous avons douloureusement appris que la liberté n'est jamais accordée de bon gré; elle doit être exigée par l'opprimé.

- Pourquoi n'avez-vous pas attendu, Michel Brown ?

- Depuis des années, j'entends ce mot : « Attendez ! ». Il résonne à mon oreille avec une perçante familiarité. Cet « Attendez » a presque toujours signifié : « *Jamais !* ».

Il nous faut constater avec l'un de nos éminents juristes que « *Justice trop tardive est déni de justice* ».

Il vient un temps où la coupe est pleine et où les hommes ne supportent plus de se trouver plongés dans les abîmes du désespoir. J'espère, Messieurs, que vous pourrez comprendre *notre légitime et inévitable impatience*.

- Pourquoi prônez-vous la désobéissance, Michel Brown ?

- La réponse repose sur le fait qu'*il existe deux catégories de lois : celles qui sont justes et celles qui sont injustes*. Je suis le premier à prêcher l'obéissance aux lois justes. L'obéissance aux lois justes n'est pas seulement un devoir juridique, c'est aussi un devoir moral. Inversement, chacun est moralement tenu de désobéir aux lois injustes. J'abonderais dans le sens de Saint Augustin pour qui « *une loi injuste n'est pas une loi* ».

Quelle est la différence entre les unes et les autres ? Comment déterminer si une loi est juste ou injuste ? Une loi juste est une prescription établie par l'homme en conformité avec la loi morale. Une loi injuste est une prescription qui ne se trouve pas en harmonie avec la loi morale.

Toute loi qui élève la personne humaine est juste. Toute loi qui la dégrade est injuste.

Nous ne pourrions jamais oublier que tous les agissements de Hitler en Allemagne étaient « légaux » et que tous les actes des combattants de la liberté étaient « illégaux ». Il était « illégal » d'aider et de reconforter un Juif dans l'Allemagne de Hitler.

- Pourquoi avez-vous provoqué des tensions, Monsieur Michel Brown ?

- La loi et l'ordre ont pour objet l'établissement de la justice ; quand ils viennent à y manquer, ils se transforment en dangereux barrages dressés contre le progrès social. L'état de tension actuel n'est qu'une transition nécessaire : il nous faut sortir d'une phase détestable de paix négative, et entrer dans une phase de paix positive et pleine de sens, où tous les hommes respecteront la dignité et la valeur de la personne humaine.

En réalité, *ce n'est pas nous qui créons la tension* en nous lançant dans l'action directe non-violente de désobéissance civique. Nous nous contentons de *rendre visible* une tension cachée qui

existe déjà. Nous l'étalons au grand jour, là où elle peut être observée et traitée. Comme un abcès qui ne peut pas être traité et guéri tant qu'il reste interne, invisible, mais qui doit être ouvert et exposé, dans toute sa laideur purulente, aux remèdes naturels que sont l'air et la lumière, de même l'injustice doit être exposée, avec toutes les tensions que cela entraîne, à la lumière de la conscience humaine et à l'air de l'opinion publique, avant de pouvoir être guérie.

- Monsieur Michel Brown, pourquoi n'avez-vous pas fait confiance au temps : il travaille pour vous !

- Prétendre que le temps, à lui seul, guérira inéluctablement tous les maux, voilà une idée étrangement irrationnelle. En réalité, le temps est neutre ; il peut être utilisé pour construire ou pour détruire. J'en suis venu à penser que les hommes de mauvaise volonté l'ont mis à profit bien plus efficacement que les hommes de bonne volonté. Notre génération ne doit pas se reprocher seulement les actes et les paroles au vitriol des méchants, mais aussi l'effrayant silence des justes.

- Pourquoi êtes-vous un extrémiste, Monsieur Michel Brown ?

- Les opprimés ne peuvent demeurer dans l'oppression à jamais. Le moment vient toujours où ils proclament leur besoin de liberté. Et c'est ce qui se produit actuellement pour le migrant. Quelque chose, au-dedans de lui-même, lui a rappelé son droit naturel à la liberté. Je dois admettre que j'ai tout d'abord été déçu de me voir qualifié d'extrémiste. Mais en continuant de réfléchir à la question, j'ai progressivement ressenti une certaine satisfaction d'être considéré comme un extrémiste.

La question n'est pas de savoir si nous voulons être des extrémistes, mais de savoir *quelle sorte d'extrémistes* nous voulons être. Serons-nous des extrémistes pour l'amour ou pour la haine ? Serons-nous des extrémistes pour la préservation de l'injustice ou pour la cause de la justice ?

- Mais enfin, Monsieur Michel Brown, rendez-vous compte que vous êtes un fou dangereux !
- Objection, votre Honneur ! Le procureur insulte mon client !
- Objection retenue. Monsieur le procureur, veuillez respecter l'accusé.
- Soit. Je n'ai pas d'autre question, votre Honneur.
- La parole est à la défense.

L'avocat de Michel prit la parole :

PLAIDOYER Pour le garde-frontière qui a ouvert la porte à Safiria.

« Je sais peu de choses du capitaine Brown mais je serais heureux de contribuer à corriger le

ton des journaux dans leurs proclamations, de corriger aussi l'opinion de mes concitoyens à l'égard de sa personne et de ses actes. Cela ne coûte rien d'être juste et nous pouvons exprimer au moins la sympathie et l'admiration que nous éprouvons pour lui et pour ses compagnons ; c'est ce que je me propose de faire.

Le barbelé, estime-t-il, est totalement opposé au cœur humain et il en est l'implacable ennemi.

Monsieur Michel Brown a le courage d'affronter sa patrie elle-même lorsqu'elle se trouve dans l'erreur.

C'est un homme de bon sens qui va droit au but en paroles comme en actes.

J'ai remarqué avec quel sang-froid les journalistes et les gens en général parlent de cet événement; on dirait qu'un vulgaire malfaiteur a été pris! Au contraire, il est un bienfaiteur !

On demande : «Qu'est-ce que cela lui rapportera ?» comme s'il avait compté sur cette aventure pour se remplir les poches.

«Mais il n'y gagnera rien.» Eh bien, non. Je suppose que de se faire pendre ne lui fera pas gagner son pain quotidien, mais il y gagne une chance de sauver son âme — et quelle âme !

Pendant la semaine qui a suivi l'événement, j'ai lu tous les journaux que j'ai pu trouver et je ne me souviens pas y avoir découvert la moindre expression de sympathie à l'égard de cet homme.

Le *Liberator* lui-même parle de «tentative malencontreuse, délirante, présentant tous les signes de la folie». Quant à la meute des journaux et des revues, je ne connais pas, dans tout le pays, un seul rédacteur en chef capable de publier en connaissance de cause un article qui diminuerait sérieusement et définitivement le nombre de ses abonnés. « Ce n'est pas opportun », pensent-ils. Alors, comment peuvent-ils jamais imprimer la vérité ? Mais si nous ne disons pas ce qui plaît aux gens, ergotent-ils, personne ne nous écouterait. Les propriétaires de journaux traitent cet homme de «*extrémiste abusé — égaré — insensé — fou*».

Mais ce qui est fou, c'est de construire un grillage de plusieurs milliers de kilomètres ! Ce qui est fou, c'est séparer les frères orientaux de leurs frères occidentaux ! Voilà ce qui est insensé ! Au contraire, Michel Brown a été parfaitement raisonnable. Il n'est pas égaré : il nous montre le droit chemin. Les fanatiques, ce sont les islamistes, et peut-être aussi les poseurs de barbelés !

Imaginez : le navire négrier est en route chargé de ses victimes mourantes ; l'équipage, une poignée de propriétaires d'esclaves, soutenu par les nombreux passagers, asphyxie des millions d'êtres enfermés à fond de cale, et pourtant le politicien veut nous faire croire que le seul moyen convenable de délivrer les victimes et de «diffuser peu à peu des sentiments d'humanité». Comme si les sentiments d'humanité se rencontraient jamais séparés des actes d'humanité et que l'on puisse les répandre en quantités convenables (le produit authentique !), aussi facilement que l'on arrose le sol pour abattre la poussière. Qu'est-ce donc que j'entends jeter par-dessus bord ? Ce sont les cadavres de ceux qui ont trouvé la délivrance. C'est ainsi que nous diffusons l'humanité et les sentiments d'humanité avec.

Monsieur Michel Brown est un homme d'élite. Quand il a compris que la loi était injuste, il

lui a résisté conformément à ses principes.

Cet homme est exceptionnel : il a combattu avec persistance, efficacité, pour la dignité de la nature humaine.

Le gouverneur Wise parle de lui avec bien plus de justice et d'estime que n'importe quel politicien: «Ceux qui le prennent pour un fou se trompent... C'est un homme de sang-froid, très maître de lui, rien ne peut l'abattre. Il m'a inspiré une confiance absolue en sa droiture..."

C'est simplement un homme qui aime son semblable et le traite avec tendresse.

Quand je pense à quelle cause cet homme se donne et avec quelle foi, quand je pense ensuite à celle à quoi se vouent ses juges et ceux qui le condamnent avec tant de fureur et tant de verbiage, je les vois aussi éloignés de lui que la terre l'est du ciel.

Pensez à lui, à ses qualités uniques. Il faut des années pour faire un homme comme lui; ce n'est pas une caricature de héros, ce n'est pas le représentant d'un parti.

Peut-être que, dans ce monde de ténèbres, le soleil ne se lèvera jamais plus sur un homme comme lui.

Les plus précieuses matières le constituent, le diamant le plus dur ; il a été envoyé pour unir les hommes... C'est un nouveau Christ, un Messie...

Croyez-vous impossible qu'un homme ait raison et que le gouvernement soit dans son tort ?

Appliquera-t-on les lois pour la seule raison qu'elles ont été promulguées ou parce qu'un certain nombre de gens les déclarent justes quand elles ne le sont pas ?

Si je suis ici c'est pour plaider cette cause devant vous.

De quel accent noble et doux il s'adresse à ses adversaires qui le font prisonnier :

«Mes amis, je vous crois coupables d'un grand crime contre Dieu et contre l'humanité, et c'est justice que de se mettre en travers de votre route pour délivrer ceux dont votre perversité a fait des exclus.

J'ai pitié des malheureux migrants qui n'ont personne pour les secourir ; c'est pourquoi je suis ici; c'est par sympathie pour les opprimés, les bafoués qui valent autant que vous.

Je veux que vous compreniez que je respecte autant les droits des plus pauvres et des plus faibles parmi les migrants, que ceux des riches et des puissants.»

Verdict ? Le jury déclare Michel Brown coupable.

Le juge énonce la sentence : la prison à perpétuité pour l'amant de Safiria...

Nos voyageurs continuent leur route. Ils essaient de consoler Julian, qui ne comprend pas cette décision juridique. Julian veut que tous les êtres humains soient libres.

LES DISCOURS DE JULIAN

- Eh, Philou !
- Oui, Julian, qu'y a-t-il ?
- Ecoute ce que Rimbaud écrivait aujourd'hui :

« Le Dormeur de la plage

C'est une belle plage où se jette la mer,
Accrochant follement au sable des haillons
D'argent; où le soleil de la montagne fière,
Luit; c'est un bel endroit qui mousse de rayons.

Un enfant, jeune, bouche ouverte, tête nue,
La nuque sur le sable, est couché, silencieux,
Dort; il est étendu par terre, sous la nue,
Pâle dans beau lit, maillot rouge et short bleu.

Il pionce, oh, il roupille, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme:
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font plus frissonner sa narine;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine.
Il s'appelait Aylan et recherchait un toit. »

LE PREMIER DISCOURS DE JULIAN

Aidé de Frédéric, le pro de l'informatique, Julian envoie un message au monde.
Nos voyageurs parviennent à poster la vidéo sur internet.
Et le monde entier voit Julian s'adresser à lui, en direct.
Il parle depuis l'Égypte, devant les pyramides et le Sphinx.

« Je voudrais aider tout le monde dans la mesure du possible, juifs, chrétiens, musulmans, bouddhistes, païens, blancs, noirs, jaunes, etc...

Nous voudrions tous nous aider si nous le pouvions, les êtres humains sont ainsi faits.

Nous voulons donner le bonheur à notre prochain, pas lui donner le malheur.

Nous ne voulons pas haïr ni humilier personne.

Dans ce monde, chacun de nous a sa place et notre terre est bien assez riche, elle peut nourrir tous les êtres humains.

Nous pouvons tous avoir une vie belle et libre mais nous l'avons oublié.

L'envie a empoisonné l'esprit des hommes, a barricadé le monde avec la haine, nous a fait sombrer dans la misère et les effusions de sang.

En ce moment même, ma voix atteint des millions de gens à travers le monde, des millions d'hommes, de femmes, d'enfants désespérés, victimes d'un système qui torture les faibles et emprisonne des innocents.

Je dis à tous ceux qui m'entendent : Ne désespérez pas !

La haine finira par disparaître.

Vous êtes des hommes, des hommes avec tout l'amour du monde dans le cœur.

Vous n'avez pas de haine, sinon pour ce qui est inhumain, ce qui n'est pas fait d'amour.

Vous, le peuple, vous avez le pouvoir, le pouvoir de rendre la vie belle et libre, le pouvoir de faire de cette vie une merveilleuse aventure.

Alors au nom même de la Démocratie, utilisons ce pouvoir.

Il faut tous nous unir, il faut tous nous battre pour un monde nouveau, un monde humain qui donnera à chacun l'occasion de travailler, qui apportera un avenir à la jeunesse et à la vieillesse la sécurité.

Il faut nous battre pour libérer le monde, pour renverser les frontières et les barrières raciales, pour en finir avec l'avidité, avec la haine et l'intolérance.

Il faut nous battre pour construire un monde de raison, un monde où la science et le progrès mèneront tous les hommes vers le bonheur.

Au nom de la Démocratie, unissons-nous tous !"

Des journalistes viennent réaliser une interview de Julian.

INTERVIEW DE JULIAN

Une journaliste demande à Julian :

- Julian ! Ecoutez cet homme politique français qui critique votre discours !

La journaliste lança une vidéo. Julian vit l'homme politique en question. Il était souriant, accoudé à une table de velours, au coin d'une cheminée de marbre, insistant doucement :

- Ce que dit Julian est complètement fou. Il faut des barbelés ! L'Europe en a besoin ! Les migrants n'ont pas leur place parmi nous... Nos civilisations sont absolument incompatibles. Ce sont des sauvages, oui, des sauvages.

La journaliste :

- Alors, Julian, que répondez-vous ?

- Ma réponse ? La voici :

« Sauvages » ? Expliquons-nous sur ce mot ! Ces Syriens, Irakiens, qui, dans le chaos de l'exode, déguenillés, hurlants, farouches, se ruent sur la vieille Europe bouleversée, que veulent-ils? Ils veulent la fin des oppressions, la fin des tyrannies, la fin des guerres, le travail pour l'homme, l'instruction pour l'enfant, la douceur sociale pour la femme, la liberté, l'égalité, la fraternité, le pain pour tous, l'idée pour tous, l'édénisation du monde, le Progrès ! et cette chose sainte, bonne et douce, le progrès, poussés à bout, hors d'eux-mêmes, ils la réclament terribles, demi-nus, le rugissement à la bouche. Ce sont apparemment des sauvages, oui; mais les sauvages de la civilisation !

Ils proclament avec furie le droit; ils veulent forcer le genre humain au paradis.

Ils semblent des barbares et ils sont des sauveurs.

Ils réclament la lumière avec le masque de la nuit.

Face à ces hommes, farouches, nous en convenons, et effrayants, mais farouches et effrayants pour le bien, il y a d'autres hommes, souriants, en souliers vernis, qui, accoudés à une table de velours au coin d'une cheminée de marbre, insistent doucement pour le maintien et la conservation du passé, de l'ignorance, d'une exploitation finalement très proche de l'ancien esclavage. Ils sont apparemment civilisés, certes, mais défendent la barbarie !

Quant à nous, forcés à choisir entre les barbares de la civilisation et les civilisés de la barbarie, nous choisissons les barbares. »

Les jours passent.

LE DEUXIEME DISCOURS DE JULIAN

Julian envoie un message aux pays riches.

Nos voyageurs parviennent à poster la vidéo sur internet.

Et le monde entier voit Julian s'adresser aux pays riches, en direct.

- « Je viens du gouffre. Je suis la misère. J'ai à vous parler. Vous êtes en haut. Vous avez le pouvoir, la richesse, la joie, le soleil immobile à votre zénith, l'autorité sans borne, la jouissance sans partage, l'immense oubli des autres. Soit. Mais il y a au-dessous de vous quelque chose. Je viens vous apprendre une nouvelle. Le genre humain existe.

Je suis celui qui vient des profondeurs. Vous êtes les grands et les riches. C'est

périlleux. Vous profitez de la nuit. Mais prenez garde, il y a une grande puissance, l'aurore. L'aube ne peut être vaincue. Elle arrivera. Elle arrive. Elle a en elle le jet du jour irrésistible. Et qui empêchera cette fronde de jeter le soleil dans le ciel? Le soleil, c'est le droit. Vous, vous êtes le privilège. Ayez peur. Quel est le père du privilège? Le hasard. Et quel est son fils? L'abus. Ni le hasard ni l'abus ne sont solides. Ils ont l'un et l'autre un mauvais lendemain.

Je viens vous avertir. Je viens vous dénoncer votre bonheur. Il est fait du malheur d'autrui. Vous avez tout, et ce tout se compose du rien des autres.

Je suis l'avocat désespéré, et je plaide la cause perdue. Moi, je ne suis rien, qu'une voix. Le genre humain est une bouche, et j'en suis le cri. Vous m'entendrez. Je viens ouvrir devant vous les grandes assises du peuple, ce souverain, qui est le patient, ce condamné, qui est le juge. Je plie sous ce que j'ai à dire. Par où commencer? Je ne sais. J'ai ramassé dans la vaste diffusion des souffrances mon énorme plaidoirie éparse. Qu'en faire maintenant? Elle m'accable, et je la jette pêle-mêle devant moi.

Tout l'azur est de votre côté. De cet immense univers, vous ne voyez que la fête; sachez qu'il y a de l'ombre.

Je suis un misérable. J'ai été jeté au gouffre. Dans quel but? Pour que j'en visse le fond. Je suis un plongeur, et je rapporte la perle, la vérité. Je parle, parce que je sais. Vous m'entendrez. J'ai éprouvé. J'ai vu. La souffrance, non, ce n'est pas un mot, messieurs les heureux. La pauvreté, j'y ai grandi; la famine, j'en ai goûté; le mépris, je l'ai subi; la peste, je l'ai eue; la honte, je l'ai bue. Et je la revomirai devant vous, et ce vomissement de toutes les misères éclaboussera vos pieds et flamboiera.

J'ai senti qu'il fallait que je vinsse parmi vous. Pourquoi? à cause de mes haillons d'hier. C'est pour prendre la parole parmi les rassasiés qu'on m'a mêlé aux affamés. Oh! Ayez pitié! Oh! Ce fatal monde dont vous croyez être, vous ne le connaissez point; si haut, vous êtes dehors; je vous dirai moi, ce que c'est. De l'expérience, j'en ai. J'arrive de dessous la pression. Je peux vous dire ce que vous pesez.

Juges, écoutez la plaidoirie. Oh! Je vous en conjure, ayez pitié! Pitié pour qui? Pitié pour vous. Qui est en danger? C'est vous. Est-ce que vous ne voyez pas que vous êtes dans une balance et qu'il y a dans un plateau votre puissance et dans l'autre votre responsabilité? Oh! Ne riez pas. Méditez. Cette oscillation de la balance, c'est le tremblement de la conscience. Vous n'êtes pas méchants. Vous êtes des hommes comme les autres, ni meilleurs, ni pires. Vous vous croyez des dieux, soyez malades demain, et regardez frissonner dans la fièvre votre divinité. Nous nous valons tous. Je m'adresse aux esprits honnêtes, il y en a ici; je m'adresse aux intelligences élevées, il y en a; je m'adresse aux âmes généreuses, il y en a. Vous êtes des parents et des enfants, donc vous êtes souvent attendris. Celui de vous qui a regardé ce matin le réveil de son petit enfant est bon. Les coeurs sont les mêmes. L'humanité n'est pas autre chose qu'un coeur. Entre ceux qui oppriment et ceux qui sont opprimés, il n'y a de différence que l'endroit où ils sont situés. Vos pieds marchent sur des têtes, ce n'est pas votre faute. C'est la faute de la Babel sociale. Construction manquée, toute en surplombs. Un étage accable l'autre. Écoutez-moi, je vais vous dire. Oh! Puisque vous êtes puissants, soyez fraternels; puisque vous êtes grands, soyez doux.

Si vous saviez ce que j'ai vu! Hélas! en bas, quel tourment! Le genre humain est au cachot. Que de damnés, qui sont des innocents! Le jour manque, l'air manque, la vertu manque; on n'espère pas; et, ce qui est redoutable, on attend. Rendez-vous compte de ces détresses. Il y a des êtres qui vivent dans la mort. Il y a des petites filles qui commencent à huit ans par la prostitution et qui finissent à vingt ans par la vieillesse. Quant aux sévérités pénales, elles sont épouvantables. Je parle un peu au hasard, et je ne choisis pas. Je dis ce qui me vient à l'esprit.

Qui est-ce qui est allé en Ethiopie ? Il y a dans les mines des hommes qui mâchent la terre pour s'emplir l'estomac et tromper la faim. Quand on reçoit à l'hôpital l'indigent malade, on lui fait payer d'avance son enterrement. En Egypte, l'épuisement des pauvres est horrible. Chômage partout. Savez-vous que les pêcheurs de Syrie ne mangent rien quand la pêche manque? Au Liban, on n'a pas de lits dans les cabanes, et l'on creuse des trous dans la terre pour y coucher les petits enfants, de sorte qu'au lieu de commencer par le berceau, ils commencent par la tombe. J'ai vu ces choses-là.

Hélas! vous vous trompez. Vous faites fausse route. Vous augmentez la pauvreté du pauvre pour augmenter la richesse du riche. C'est le contraire qu'il faudrait faire. Quoi, prendre au travailleur pour donner à l'oisif, prendre au déguenillé pour donner au repu, prendre à l'indigent pour donner au prince! J'ai horreur de cela.

Grâce pour les pauvres! Prenez garde au fourmillement douloureux que vous écrasez. Baissez les yeux. Regardez à vos pieds. O grands, il y a des petits! Ayez pitié. Oui! Pitié de vous! Car les multitudes agonisent, et le bas en mourant fait mourir le haut. La mort est une cessation qui n'excepte aucun membre. Quand la nuit vient, personne ne garde son coin de jour. Êtes-vous égoïstes? Sauvez les autres. La perte du navire n'est indifférente à aucun passager. Il n'y a pas naufrage de ceux-ci sans qu'il y ait engloutissement de ceux-là. Oh! Sachez-le, l'abîme est pour tous.

Ah! Cette société est fausse. Un jour viendra la société vraie. Alors il n'y aura plus de seigneurs, il y aura des vivants libres. Il n'y aura plus de maîtres, il y aura des pères. Ceci est l'avenir. Plus de prosternement, plus de bassesse, plus d'ignorance, plus d'hommes bêtes de somme, plus de courtisans, plus de valets, plus de rois, la lumière! En attendant, me voici. J'ai un droit, j'en use. Est-ce un droit? Non, si j'en use pour moi. Oui, si j'en use pour tous.

O mes frères d'en bas, je leur dirai votre dénuement. Je me dresserai avec la poignée des haillons du peuple dans la main, et je secouerai sur les maîtres la misère des esclaves, et ils ne pourront plus, eux les favorisés et les arrogants, se débarrasser du souvenir des infortunés, et se délivrer, eux les princes, de la cuisson des pauvres, et tant pis si c'est de la vermine, et tant mieux si elle tombe sur des lions!

Je suis le peuple. Je suis tout le monde. L'exception, c'est vous. Vous êtes la chimère, et je suis la réalité. Je suis l'Homme. O tout-puissants imbéciles que vous êtes, ouvrez les yeux. Le peuple, c'est moi. Aujourd'hui, vous l'opprimez. Mais l'avenir, c'est le dégel sombre. Ce qui était pierre devient flot. L'apparence solide se change en submersion. Un craquement, et tout est dit. Il viendra une heure où une convulsion brisera votre oppression.

Tremblez. Ceux qui ont faim montrent leurs dents, les paradis bâtis sur les enfers chancellent, on souffre, on souffre, on souffre, et ce qui est en haut penche, et ce qui est en bas s'entrouvre, l'ombre demande à devenir lumière, c'est le peuple qui vient, vous dis-je, c'est l'homme qui monte, c'est l'aurore. C'est l'aurore. »

LE BONHEUR APPARAÎT A L'HORIZON

Julian en était venu à accepter, comme évolution définitive et magnifique, la transformation de la grande république française en immense république humaine.

– Citoyens, vous représentez-vous l'avenir ? Les nations sœurs, les hommes justes, les penseurs en pleine liberté, les croyants en pleine égalité, plus de haines, la fraternité, sur tous la paix, plus de sang versé, plus de guerres, les mères heureuses !

Courage, et en avant ! Citoyens, Nous allons à l'union des peuples ;

Ecoute-moi, toi, Aïcha, petite Syrienne. Je te vénère. Tu n'avais ni père ni mère, Aïcha; tu as adopté pour mère l'humanité et pour père le droit !

Citoyens, c'est une révolution que nous allons faire.

L'Egalité a un organe : l'instruction gratuite et obligatoire. Le droit à l'alphabet, c'est par là qu'il faut commencer. L'école primaire imposée à tous, l'école secondaire offerte à tous, c'est là la loi. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement ! Lumière !

Citoyens, le vingtième siècle est grand, mais le vingt-et-unième siècle sera heureux.

Alors on n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête, une invasion, une rivalité de nations à main armée, une interruption de civilisation dépendant d'un mariage de rois, une naissance dans les tyrannies héréditaires, un partage de peuples par congrès, un combat de deux religions se rencontrant de front, comme deux boucs de l'ombre, sur le pont de l'infini; on n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage, et l'échafaud, et les batailles...

On sera heureux !

Or, depuis Jerusalem, il y a un homme qui suit nos voyageurs. Cet homme, c'est le terroriste norvégien Breivik. Il est toujours vivant (car Piotr a hésité à le tuer). Et il déteste ce Julian qui parle de partage et de fraternité. Pour Breivik, hors de question de laisser vivre Julian.

COUP DE FEU

Nos voyageurs sont dans le camping-car.

Julian monte à bord, et s'assied à côté d'Aïcha.

Puis Léa arrive, et prend place près de Julian.

Le camping-car démarre.

Par moments, quand le chauffeur accélère, ils ne savent pas comment se retenir, et risquent de tomber les uns sur les autres, dans un fou rire général.

Aïcha est pensive. Elle regarde fixement les rideaux qui oscillent au vent, seule ouverture sur le monde extérieur.

En ondulant, le tissu laisse entrevoir la route poussiéreuse. Tout est noyé dans un nuage jaunâtre, mais on distingue quelques silhouettes au-dehors, dans les rues animées de midi.

Les boucles qui pendent aux oreilles de Léa oscillent d'avant en arrière, d'avant en arrière, comme les rideaux.

Puis elles sont immobiles.

Et les rideaux eux aussi ont cessé d'onduler.

Et soudain, ils s'ouvrent.

Tout se passe en un instant.

Quelqu'un passe la tête dans l'habitacle.

C'est Anders Breivik.

Il a un pistolet à la main, et ils se mettent tous à hurler.

– Taisez-vous ! ordonne-t-il.

Alors ils se taisent.

Le regard de l'homme au pistolet s'arrête sur Julian.

Et le coup de feu éclate, sourd, sans pitié.

La tête de Julian se balance mollement en arrière.

Son corps tombe sur le côté et s'effondre, comme au ralenti.

Julian est-il mort ?

Non.

Au moment où Breivik visait Julian, une main se posa sur le canon du fusil, et le boucha.

C'était quelqu'un qui s'était élancé.

Le coup partit, traversa la main, mais la balle n'atteignit pas Julian.

Julian avait vu ce canon de fusil dirigé sur lui et cette main qui l'avait bouché, et il avait entendu le coup.

(Pendant ce temps, Piotr avait assommé Breivik.)

Julian entendit son nom prononcé faiblement:

— Julian !

Il tressaillit, car il reconnut la voix. C'était celle de Philippe.

Seulement cette voix maintenant semblait n'être plus qu'un souffle.

Julian se courba et vit dans l'ombre une forme qui se traînait vers lui.

Cela rampait. C'était cela qui lui parlait.

La lumière permettait de distinguer quelque chose qui ressemblait à une mare de sang.

Julian entrevit une tête pâle qui se dressait vers lui et qui lui dit :

— Je meurs.

Julian s'écria:

— Attendez, je vais vous porter. On va vous panser. Est-ce grave ? Où souffrez-vous ? Du secours !

Et il essaya de passer son bras sous le corps pour le soulever. Il rencontra sa main.

Un cri faible.

— Vous ai-je fait mal ? demanda Julian.

— Un peu.

— Mais je n'ai touché que votre main.

Cette main se leva vers le regard de Julian, et Julian au milieu de cette main vit un trou noir.

— Qu'avez-vous donc à la main, Philippe ?

— Elle est percée.

— Percée !

— Oui, Julian.

— De quoi ?

— D'une balle.

— Comment ?

— Avez-vous vu un fusil qui vous couchait en joue ?

— Oui, et une main qui l'a bouché.

— C'était la mienne, Julian.

Julian eut un frémissement :

— Quelle folie ! Mais tant mieux, si c'est cela, ce n'est rien, Philippe ! Laissez-moi vous porter sur un lit. On va vous panser, on ne meurt pas d'une main percée !

— La balle a traversé la main, mais... elle est sortie par le dos ! C'est inutile de m'ôter d'ici. Je vais vous dire comment vous pouvez me panser, mieux qu'un chirurgien. Asseyez-vous près de moi sur cette pierre. Oh ! que c'est bon ! Comme on est bien ! Voilà ! Je ne souffre plus. Maintenant je suis bien.

Julian considérait cette créature infortunée avec une profonde compassion.

— Oh, Julian ! Ne vous en allez pas ! Cela ne sera pas long à présent ! Maintenant, pour ma peine, promettez-moi...

— Quoi ? demanda Julian.

— Promettez-moi !

— Je vous promets.

— Promettez-moi de me donner un baiser sur le front quand je ne vivrai plus. Je le sentirai.

Sa tête retomba sur les genoux de Julian et ses paupières se fermèrent.

Philippe était mort, mort pour que vive Julian.

Julian déposa un baiser sur le front du professeur.

Puis il prit la parole :

« Amis bien aimés,

Notre Philou est parti pour le pays de l'envers du décor.

C'est la société qui est malade, il nous faut la remettre d'aplomb et d'équerre, par l'amour, et l'amitié, et la persuasion.

Sans vous commander, je vous demande d'aimer plus que jamais ceux qui vous sont proches.

Le monde est une triste boutique, les coeurs purs doivent se mettre ensemble pour l'embellir, il faut reboiser l'âme humaine.

Ah comme j'aimerais qu'il y ait un paradis, comme ce serait doux les retrouvailles...

A vous autres, mes amis, face à ce qui nous arrive, je prends la liberté, moi qui ne suis qu'un comédien qui fait du rêve avec du vent, je prends la liberté de vous dire ce à quoi je pense aujourd'hui :

Je pense de toutes mes forces, qu'il faut s'aimer à tort et à travers.

Je pense de toutes mes forces, qu'il faut s'aimer à tort et à travers. »

Julian réagit dans un discours contre le terrorisme :

« Venez voir le sang dans les rues.

Philippe était un homme plein de rêves, d'espairs, sans savoir que la volonté meurtrière de ce misérable Breivik avait décidé que ce serait la dernière journée de sa vie.

Venez voir le sang dans les rues de cette ville aimée où tout le monde vient et est le bienvenu.

Venez voir une journée morte et la douleur d'une société qui a clamé mille fois son droit à vivre en paix.

Sa vie a été fauchée par un misérable acte de haine, car le seul mobile du terrorisme est la haine de l'humanité, car il n'est pas de cause qui puisse justifier un assassinat, pas la moindre justification à la barbarie.

Venez voir le sang dans les rues, venez voir la douleur qui ravage, sentir dans l'air ce « pourquoi? » qui flotte dans les parcs amoureux, les usines, les musées, les universités et les rues d'une ville dont la seule façon d'être est et sera toujours l'hospitalité.

Assassin, Breivik, ta griffe haineuse nous a infligé une blessure qui ne se cicatrisera jamais, mais nous sommes meilleurs que toi, et l'horreur n'interrompra pas ni ne fera plier le genou à cette normalité civique, citoyenne, démocratique, qui est notre bien le plus précieux et le meilleur de nos droits.

Venez voir le sang dans les rues, trempez-y vos mains et écrivez PAIX sur tous les murs du monde. »

LE REVE DE TORTURE

L'un des élèves raconta :

- J'ai rêvé que l'on torturait l'un terroriste avant de l'exécuter ! Ecoutez ce cauchem... ce rêve :

La ville était en joie, une joie démesurée, frénétique.

On s'abordait ; on s'embrassait en pleurant ; le terroriste ennemi était prisonnier.

Partout on sentait l'ordre rétabli, une existence nouvelle qui recommençait, un vaste bonheur.

Un désir âcre irritait l'impatience de la foule : la mort du terroriste était promise.

On avait proposé d'abord de l'écorcher vif, de lui couler du plomb dans les entrailles, de le faire mourir de faim ; on l'attacherait contre un arbre, et un singe, derrière lui, le frapperait sur la tête avec une pierre.

Mais quels citoyens seraient chargés de son supplice et pourquoi en frustrer les autres ? On aurait voulu un genre de mort où la ville entière participât, et que toutes les mains, toutes les armes, toutes les choses, et jusqu'aux dalles des rues et aux flots du golfe pussent le déchirer, l'écraser, l'anéantir. Donc les Anciens décidèrent qu'il irait de sa prison à la place, sans aucune escorte, les bras attachés dans le dos ; et il était défendu de le frapper au coeur, pour le faire vivre plus longtemps, de lui crever les yeux, afin qu'il pût

voir jusqu'au bout sa torture, de rien lancer contre sa personne et de porter sur elle plus de trois doigts d'un seul coup.

Bien qu'il ne dût paraître qu'à la fin du jour, quelquefois on croyait l'apercevoir, et la foule se précipitait, les rues se vidaient, puis elle revenait avec un long murmure. Des gens, depuis la veille, se tenaient debout à la même place, et de loin ils s'interpellaient en se montrant leurs ongles, qu'ils avaient laissés croître pour les enfoncer mieux dans sa chair. D'autres se promenaient agités ; quelques-uns étaient pâles comme s'ils avaient attendu leur propre exécution.

Tout à coup, en haut de l'escalier, la porte du cachot s'ouvrit ; et dans ce trou noir, un homme sur le seuil était debout.

Il en sortit courbé en deux, avec l'air effaré des bêtes fauves quand on les rend libres tout à coup.

La lumière l'éblouissait, il resta quelque temps immobile. Tous l'avaient reconnu et ils retenaient leur haleine.

Le corps de cette victime était pour eux une chose particulière et décorée d'une splendeur presque religieuse. Ils se penchaient pour le voir, les femmes surtout. Elles brûlaient de contempler celui qui avait voulu faire mourir leurs enfants et leurs époux ; et du fond de leur âme, malgré elles, surgissait une infâme curiosité, le désir de le connaître complètement, envie mêlée de remords et qui se tournait en un surcroît d'exécration.

Enfin il s'avança ; alors l'étourdissement de la surprise s'évanouit. Quantité de bras se levèrent et on ne le vit plus.

L'escalier avait soixante marches. Il les descendit comme s'il eût roulé dans un torrent, du haut d'une montagne ; trois fois on l'aperçut qui bondissait, puis en bas, il retomba sur les deux talons.

Ses épaules saignaient, sa poitrine haletait à larges secousses ; et il faisait pour rompre ses liens de tels efforts que ses bras croisés sur ses reins nus se gonflaient, comme des tronçons de serpent.

On le poussa en avant, d'un grand coup ; l'ancien terroriste se mit à marcher.

Les gens allongeaient leurs bras, en criant qu'on lui avait laissé le chemin trop large ; et il allait, piqué, déchiqueté par tous ces doigts ; lorsqu'il était au bout d'une rue, une autre apparaissait, plusieurs fois il se jeta de côté pour les mordre, on s'écartait bien vite, et la foule éclatait de rire.

Un enfant lui déchira l'oreille ; une jeune fille, dissimulant sous sa manche la pointe d'un fuseau, lui fendit la joue ; on lui enlevait des poignées de cheveux, des lambeaux de chair ; d'autres avec des bâtons où tenaient des éponges imbibées d'immondices lui tamponnaient le visage. Du côté droit de sa gorge, un flot de sang jaillit : aussitôt le délire commença.

Ils se vengeaient sur lui de tous les désastres, de leurs terreurs. La rage du peuple se développait en s'assouvissant ; et le mal qu'ils ne pouvaient lui faire, ils le hurlaient.

C'étaient des injures atroces, immondes, avec des encouragements ironiques et des imprécations ; et comme ils n'avaient pas assez de sa douleur présente, ils lui en annonçaient d'autres plus terribles encore pour l'éternité.

Ce vaste aboiement emplissait la ville.

De la base au sommet les murs en vibraient, et les deux parois de la rue semblaient au terroriste venir contre lui et l'enlever du sol, comme deux bras immenses qui l'étouffaient dans l'air.

Des ombres passaient devant ses yeux ; la ville tourbillonnait dans sa tête, son sang ruisselait par une blessure de sa hanche, il se sentait mourir ; ses jarrets plièrent, et il s'affaissa tout doucement, sur les dalles.

Quelqu'un alla prendre une barre rougie par des charbons, et il l'appuya contre sa plaie. On vit la chair fumer ; les huées du peuple étouffèrent sa voix ; le terroriste était debout.

Six pas plus loin, et une deuxième, une troisième fois encore il tomba ; toujours un supplice nouveau le relevait. On lui envoyait avec des tubes des gouttelettes d'huile bouillante ; on sema sous ses pas des tessons de verre ; il continuait à marcher.

Il s'accota sous l'auvent d'une boutique, le dos contre la muraille, et n'avança plus.

Des gens le frappèrent avec leurs fouets, si furieusement et pendant si longtemps que les franges de leur tunique étaient trempées de sueur.

Le terroriste paraissait insensible ; tout à coup, il prit son élan et il se mit à courir au hasard, en faisant avec ses lèvres le bruit des gens qui grelottent par un grand froid.

Il n'avait plus, sauf les yeux, d'apparence humaine ; c'était une longue forme complètement rouge ; ses liens rompus pendaient le long de ses cuisses, mais on ne les distinguait pas des tendons de ses poignets tout dénudés ; sa bouche restait grande ouverte ; de ses orbites sortaient deux flammes qui avaient l'air de monter jusqu'à ses cheveux ; - et le misérable marchait toujours !

Un homme s'élança sur le cadavre ambulante. D'un seul coup il fendit la poitrine du misérable, puis en arracha le coeur, et, levant son bras, l'offrit au soleil.

Le soleil s'abaissait derrière les flots ; ses rayons arrivaient comme de longues flèches sur le coeur tout rouge. L'astre s'enfonçait dans la mer à mesure que les battements diminuaient ; à la dernière palpitation, il disparut.

Alors, dans toutes les rues, sur toutes les maisons, ce fut un seul cri ; quelquefois il s'arrêtait, puis recommençait ; les édifices en tremblaient ; la ville était comme convulsée dans le spasme d'une joie titanique et d'un espoir sans bornes.

Malala, la jeune Pakistanaise Prix Nobel de la Paix, apprend l'attentat de Breivik et la mort de Philippe Dubois.

Accompagnée d'un garde du corps, elle se rend auprès de Julian pour discuter avec lui. Elle lui exprime toute sa sympathie :

- Julian, toi et moi menons le combat contre la violence, pour la paix entre les hommes. Nous devons être courageux.

Julian demande à Malala :

- Vous ne couvrez pas votre visage, Malala... Qu'en disait votre entourage?

Malala répond :

- Vous savez, Julian, ma mère est la meilleure des mères. Mais nous n'étions pas d'accord. [Rires.] Un jour, en allant au marché avec elle, comme d'habitude, je n'avais pas couvert mon visage et elle m'a dit : « Tu devrais te couvrir, les hommes te regardent. » Je lui ai répondu : « Moi aussi, je les regarde ! » Si les hommes peuvent me regarder, pourquoi je ne le pourrais pas ? Mon visage est mon identité. Ma mère a accepté que je sois une fille libre. Même si elle est plus conservatrice que moi, jamais elle ne m'a forcée à me couvrir.
- Dites-moi, Malala... Y a-t-il eu des moments après l'attentat où, malgré tout, vous auriez eu envie de cacher votre visage défiguré ?
- Non, Julian ! Parce que, même si mon visage était de travers, j'étais vivante ! Avec l'attentat, j'ai beaucoup changé. Avant, j'adorais mes cheveux, je m'enfermais dans la salle de bain pendant des heures pour essayer des coiffures. Après, parce que j'ai vu la mort en face, cela n'avait plus grande importance.
- D'accord, Malala... Vous n'avez pas encore parlé de ce que vous avez dû subir après l'attentat, de votre combat contre la mort. Comment l'avez-vous vécu ?
- J'ai subi tellement d'opérations, Julian ! Trois au Pakistan juste après que l'on a tenté de m'abattre. Une partie de ma boîte crânienne a dû être découpée, pour laisser de l'espace à mon cerveau gonflé... On a mis un tube dans mon cou pour que je puisse respirer et on m'a enlevé la balle logée dans mon épaule. Puis j'ai été évacuée vers Birmingham. La moitié de mon visage était paralysée. Je ne pouvais plus cligner de l'œil ou sourire.
- J'espère que le sourire reviendra pour toujours sur votre visage, et sur tous les visages du monde, Malala.
- Moi aussi, Julian.
- Dites-moi, Malala, que penses-tu des attaques de drones américains qui visent des islamistes au Pakistan ?
- Les attaques de drones sont terribles, Julian. Elles alimentent le terrorisme. Des victimes innocentes sont tuées dans ces attaques, et elles conduisent à de la haine parmi les Pakistanais. Si nous recentrons nos efforts sur l'éducation, cela aura un grand impact. Moi, j'arrêteraient les attaques de drones. C'est ce que j'ai déclaré à Barack Obama.

Surgit alors le deuxième terroriste de cette histoire.

Maulana Fazlullah arrive armé, et il vise les deux jeunes.

Il a raté Malala la première fois, et il espère bien réussir à la tuer cette fois-ci !

Mais le garde du corps de Malala était vigilant, et il est plus rapide.

Il dégaine, et il tue Maulana Fazlullah.

Il recevra la Légion d'Honneur.

Breivik est jugé, condamné puis envoyé en prison.

LE PRISONNIER CLAUDE TUE BREIVIK

En prison, il y a un prisonnier qui s'appelle Claude.

Il est pensif.

On lui demande :

– Que diable fais-tu donc là, Claude ?

Claude lève lentement sa tête sévère, et dit :

– *Je juge quelqu'un.*

En effet, Breivik va arriver dans cette prison. C'est un assassin, un meurtrier. Claude le juge. Et le condamne. A mort.

*

Le lendemain, Claude s'éveille avec un visage serein. En se levant, il fouille dans une espèce de caisse de bois blanc qui est au pied de son lit, et en tire une paire de ciseaux de couturière.

C'est, avec un volume dépareillé de *l'Émile*, la seule chose qui lui reste de la femme qu'il a aimée, de la mère de son enfant.

Ce matin-là, il travaille avec plus d'ardeur qu'à l'ordinaire ; jamais il n'avait fait si vite et si bien.

Un peu avant midi, il descend sous un prétexte à l'atelier des menuisiers, situé au rez-de-chaussée. Claude était aimé là comme ailleurs, mais il y entraît rarement.

On l'entoure. Ce fut une fête. Claude jeta un coup d'œil rapide dans la salle. Pas un des surveillants n'y était.

– Qui est-ce qui a une hache à me prêter ? dit-il.

– Pourquoi faire ? lui demanda-t-on.

– C'est pour tuer ce soir Breivik.

On lui présenta plusieurs haches à choisir. Il prit la plus petite, qui était fort tranchante, la cacha dans son pantalon, et sortit. Il y avait là vingt-sept prisonniers. Il ne leur avait pas recommandé le secret. Tous le gardèrent.

Le reste de la journée fut à l'ordinaire. À sept heures du soir, on renferma les prisonniers.

*

Claude fut donc verrouillé comme les autres dans son atelier avec ses compagnons de métier.

Une fois que les surveillants les eurent laissés seuls, Claude se leva debout sur son banc.

– Vous savez tous que Breivik est un monstre, c'est un méchant homme, qui jouit de tourmenter. Moi, pendant ce temps-là, je l'ai jugé et je l'ai condamné à mort. Je vous préviens que je vais le tuer. Avez-vous quelque chose à dire à cela ?

Tous gardèrent le silence.

Claude reprit. Il parla, à ce qu'il paraît, avec une éloquence singulière, qui d'ailleurs lui était naturelle. Il déclara qu'il savait bien qu'il allait faire une action violente, mais qu'il ne croyait pas avoir tort.

Que la nécessité de se faire justice soi-même était un cul-de-sac où l'on se trouvait engagé quelquefois ;

Qu'à la vérité il ne pouvait prendre la vie de Breivik sans donner la sienne propre, mais qu'il trouvait bon de donner sa vie pour une chose juste ;

Mais que, si quelqu'un avait une objection à lui faire, il était prêt à l'écouter.

Une voix seulement s'éleva, et dit qu'avant de tuer Breivik, Claude devait essayer une dernière fois de lui parler et lui demander s'il avait des remords.

– C'est juste, dit Claude, et je le ferai.

*

Une fois que cette étrange cour de cassation eut en quelque sorte ratifié la sentence qu'il avait portée, Claude reprit toute sa sérénité.

Puis il les embrassa tous. Quelques-uns pleuraient, il souriait à ceux-là.

Tous attendaient. Le moment approchait.

*

La porte s'ouvrit. Breivik entra.

En ce moment-là, il se fit un silence de statues.

Tout à coup Breivik se détourna brusquement, surpris d'entendre un pas derrière lui.

C'était Claude, qui le suivait en silence depuis quelques instants.

– Que fais-tu là, toi ?

– Breivik, éprouves-tu des remords pour tes actes ?

– Non, absolument pas.

Claude avait reculé d'un pas. Les quatre-vingts statues qui étaient là virent sortir de son pantalon sa main droite avec la hache. Cette main se leva, et, avant que Breivik eût pu pousser un cri, trois coups de hache, chose affreuse à dire, assénés dans la même entaille, lui avaient ouvert le crâne.

Breivik était mort.

Alors Claude jeta la hache et cria : *À l'autre maintenant !* L'autre, c'était lui. On le vit tirer de sa veste les petits ciseaux de « sa femme », et il se les enfonça dans la poitrine. Il y fouilla longtemps et à plus de vingt reprises en criant – *Cœur de damné, je ne te trouverai donc pas !* –

Et enfin il tomba baigné dans son sang.

*

Nos voyageurs continuent leur chemin vers Zanzibar.

Écoutons Arthur, qui raconte la traversée de l'Égypte :

LA TRAVERSEE DE L EGYPTE

« En ce temps-là, j'étais en mon adolescence...
J'avais à peine seize ans,
J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance :
J'étais au Caire, capitale de l'Egypte.

Mon adolescence était si ardente, et si folle,
Que mon coeur brûlait comme quand le soleil se couche...

Les pyramides étaient comme un immense gâteau d'or !

J'avais soif,
Et je déchiffrais des hiéroglyphes,
Et le soleil était une mauvaise plaie,
Qui s'ouvrait comme un brasier...

En montant dans le camping-car, j'avais perdu un bouton,
Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis...

J'étais très heureux, insouciant :
Je croyais jouer au brigand...
Nous allions de l'autre côté du monde.

L'épatante présence d'Aïcha

Le bruit éternel des roues en folie

Je suis couché dans un plaid, bariolé comme ma vie ;
Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle écossais ;
Et l'Afrique toute entière, aperçue par la fenêtre du véhicule,
N'est pas plus riche que ma vie,
Ma pauvre vie...
Et la seule flamme de l'univers
Est une pauvre pensée...

Du fond de mon coeur des larmes me viennent,
Si je pense à Aïcha...
Ce n'est qu'une enfant ;
Elle n'est qu'une fleur, un pauvre lys d'argent,
Tout froid, tout seul, et déjà si fâné...
Les larmes me viennent si je pense à son coeur.

"Arthur, dis, sommes-nous bien loin de Zanzibar?"

Nous sommes loin, Aïcha ;
Tu es loin de la Syrie qui t'a nourrie :
La Syrie a disparu, et son énorme flambée...

Il n'y a plus que les cendres continues,
Et le grelot de la folie, qui grelotte comme un dernier désir dans l'air bleui.
Le camping-car palpite au coeur des horizons plombés...

"Dis, Arthur, sommes-nous bien loin de Zanzibar?"

Oublie les inquiétudes, Aïcha !
Le monde s'étire, s'allonge, et se retire, comme un accordéon qu'une main sadique tourmente !
Et les chiens du malheur aboient à nos trousses.
Ferrailles...
Tout est un faux accord :
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...

"Dis, Arthur, sommes-nous bien loin de Zanzibar?"

Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin !

"Dis, Arthur, sommes-nous bien loin de Zanzibar?"

Oui, nous le sommes, nous le sommes...
Ce voyage est terrible !

"Dis, Arthur, sommes-nous bien loin de Zanzibar?"

Fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille !
J'ai pitié, j'ai pitié...
Le monde moderne...
Les lointains sont par trop loin ;
Et, au bout du voyage, c'est terrible d'être un homme avec une femme...

"Arthur, dis, sommes nous bien loin de Zanzibar"

J'ai pitié, j'ai pitié, viens vers moi, je vais te conter une histoire :

Au Fidji règne l'éternel printemps,
La paresse...
L'amour pâme les couples dans l'herbe haute sous les bananiers
Viens dans les îles perdues du Pacifique!
Elles ont nom du « Phénix », des « Marquises »,
« Bornéo » et « Java »,
Et « Célèbes », à la forme d'un chat...

Viens au Mexique :
Sur les hauts plateaux, les tulpiers fleurissent ;
Les lianes tentaculaires sont la chevelure du soleil :
On dirait la palette et le pinceau d'un peintre.

Des couleurs étourdissantes comme des gongs...
C'est le pays des oiseaux :
L'oiseau du paradis, l'oiseau-lyre,
Le toucan, l'oiseau moqueur...
Et le colibri niche au coeur des lys noirs
Viens!
Tu seras mon idole,
Une idole bariolée, enfantine et bizarrement étrange...
Oh viens!

Si tu veux, nous irons en aéroplane et nous survolerons le pays des mille lacs !
Les nuits y sont démesurément longues...
L'ancêtre préhistorique aura peur de mon moteur !
J'atterrirai,
Et je construirai un hangar pour mon avion, avec les os fossiles de mammouth...
Oh viens!

Aïcha... Chouchou... P'tit cœur... Chérie...
Elle dort...
Je crois bien que nous étions tous un peu fous.

Et les sables...
Et une caravane de chameaux blancs !
Je crois bien que j'étais ivre durant plus de cinq cent kilomètres,
Sans avoir bu une seule goutte d'alcool !

Dormir, j'aurais tant voulu dormir...

J'ai rassemblé les éléments épars d'une beauté
Que je possède,
Et qui me force...

Ce soir, un grand amour me tourmente,
Et je pense à la petite Aïcha de Syrie...
C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème, en son honneur.
Aïcha... »

IMAGINE

Dans le camping-car, Aïcha et Léa chantent « Imagine », avec les élèves et Julian...

**Imagine no possessions,
I wonder if you can,
No need for greed or hunger,
A brotherhood of man...**

Oui, vraiment, c'était cela qu'ils recherchaient, voilà pourquoi ils étaient partis vers Zanzibar : pour trouver ce que ce bon vieux John appelait « la fraternité humaine »...

**Imagine all the people,
Sharing all the world...**

Oui, partager le monde, que chacun ait sa part, sans oublier personne ; il y a assez de bonheur sur cette Terre pour tous !

**You may say I'm a dreamer,
But I'm not the only one,
I hope some day you'll join us,
And the world will live as one.**

Oui, John, tu es un grand rêveur, et tu n'es pas le seul ; et aujourd'hui on se joint à vous pour imaginer les habitants du monde unis...

PEACE.

AND LOVE.

Un an plus tard, Julian parviendra à contacter Safiria, qui est arrivée en Europe. Elle lui apprendra qu'il a désormais un petit frère, qu'elle a appelé Aylan. En mémoire, bien sûr. Pour fêter cette naissance, nous chantons à Julian le rap de Zanzibar :

« On se barre,
En camping-car,
A Zanzibar,
Loin des ringards,
On rencontrera l'amour, et neuf mois plus tard,
On sera le parent d'un magnifique bâtard... »

La chanson amuse Julian, mais un mot le gêne :

- Mon frère Aylan n'est pas un « bâtard »... Il est aussi humain que moi. Ou que n'importe qui. Les races n'existent pas. On ne plaisante pas avec le racisme.

AIDER

Nos voyageurs arrivent à Zanzibar.
Ils veulent aider des enfants malades.
Ces enfants leur disent un grand merci.

Léa, blanche, et Aïcha, noire. Si belles ensemble !
Michel et Safiria.
Julian et son frère Aylan.
Noirs et Blancs ? Tous frères !
C'est la leçon des zèbres, qui sont à la fois noirs et blancs, et si beaux. Si beaux.

Zanzibar :
Z. A. N. Z. I. B. A. R.

Zèbres
Adorablement
Noirs,

Zèbres
Irrésistiblement
Blancs ;
Arrière,
Racismes !

Depuis son voyage en camping-car, Joaquim n'a plus peur du noir.

Jean-Pierre chante : « Hakuna matata ».
Ce qui signifie... ?

Oui, c'est ça, vous avez bien retenu.

La vie est belle.

Vous parlez swahili.

On est un peu à Zanzibar.

Vingt-sept années passèrent.

Année 2042.

Le monde est uni, il est enfin devenu une immense démocratie.

Michel sort enfin de prison, après vingt-sept ans de captivité.

Il adresse un discours au monde entier.

« Mes amis, camarades, je vous salue tous au nom de la paix, de la démocratie et de la liberté pour tous.

En ce jour de ma libération, j'exprime ma gratitude sincère et chaleureuse à ceux qui de tous les coins du monde ont fait campagne sans relâche pour ma libération.

Même pendant les jours les plus sombres de l'histoire de notre lutte, vous avez tenu haut le drapeau de la liberté.

Je rends hommage aux mères, épouses et sœurs de notre monde. Vous êtes les fondations, dures comme la roche, de notre lutte.

Aujourd'hui, la majorité des êtres humains reconnaît que la fraternité est le seul avenir possible.

Nous avons construit la paix.

Nous avons instauré la démocratie mondiale.

Les destructions causées par la haine dans notre monde sont incalculables.

La vie familiale de millions de personnes a été déchirée.

Des millions de personnes sont sans maison et sans emploi.

Nous exprimons l'espoir.

Nous avons mis fin au monopole sur le pouvoir politique.

Notre lutte a atteint un moment décisif.

Nous avons obtenu enfin la liberté de tous.

J'ai caressé l'idéal d'une société libre et démocratique dans laquelle tous vivraient ensemble en harmonie et dans l'égalité des chances.

C'était un idéal pour lequel j'étais prêt à mourir.

C'est devenu une réalité que je suis heureux de connaître !

Merci à vous ! »